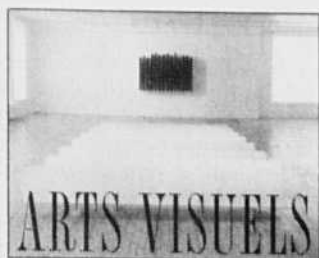




Lettre québécoise Page D 3
Essais québécois Page D 7



Francine Savard Page D 13
Formes Page D 14

Le jour de la rose

Pour rendre hommage au livre, dont c'est la fête jeudi prochain, les critiques du *Devoir* énumèrent les auteurs qui les ont marqués. Prélude à ce 23 avril qui est la Journée mondiale du livre.

Il est de ces discussions qui se mènent sur la relation entre le livre et la critique, où il est question du fait de devoir, ou de ne pas devoir, aimer le livre, à tout le moins un livre. Comme si le livre ne pouvait pas être abordé à l'extérieur d'une approche amoureuse.

À lire le présent cahier, il semblerait que cela soit vrai.

Pour souligner la Journée mondiale du livre, les collaborateurs réguliers ont été invités à soumettre un court texte où ils feraient état des œuvres ou des auteurs les plus marquants dans leur domaine de couverture. Chacun a écrit et, à la lecture de ces textes, on comprendra vite qu'aucun de ces «critiques» ne parle de ce qui doit être lu, mais qu'ils parlent plutôt des livres qui les ont marqués. Car souvent ce ne sont pas les auteurs qu'ils retiennent, mais les livres que ceux-ci ont écrits, un seul titre pour certains. On comprendra donc, lorsqu'on nomme un auteur, qu'il faudra toujours lire le texte pour connaître l'objet d'écriture et de lecture dont il est question.

Le résultat surprendra et, s'il donne prétexte à des discussions ou les interventions auront pour nature de signaler les oubliés des divers choix, l'entreprise n'aura pas été vaine.

Élues et élus

Sans qu'il soit question d'établir un palmarès, ce dont s'est défendu chacun des collaborateurs, il est bon d'indiquer en rafale la nomenclature des auteurs.

Littérature québécoise d'abord. Pour le roman: Réjean Ducharme, Pauline Harvey, Jacques Brault, Christian Mistral, Eugène Achard (Robert Chartrand), Jovette Bernier, Suzanne Lamy, Louise Dupré, André Major, Jean Charlebois, Louis Gauthier, Yves Thériault et Gilles Archambault (Blandine Campion). Pour la poésie: Pierre Ouellet, Yves Préfontaine, Louise Bouchard, Gilles Cyr et Martine Audet (David Cantin). Pour l'essai: Jules Fournier, Fernand Dumont, François Ricard, Charles Taylor et Ginette Pelland (Robert Saletti).

Littérature étrangère. Pour le roman: Michel de Montaigne, Marcel Proust, Charles Baudelaire, Franz Kafka, Robert Musil (Jean-Pierre Denis), Stendhal, Diderot, Marcel Proust (eh oui!), Samuel Beckett et Bernard-Marie Koltès (Guylaine Massoutre). Pour l'essai: Alain Finkielkraut, Francis Fukuyama, Bernard Manin, Jacqueline de Romilly et Jean-François Revel (Antoine Robitaille). Pour le policier: Georges Simenon, Raymond Chandler, Dashiell Hammett, Lawrence Bloch, Tony Hillerman et Robin Cook (Serge Truffaut).

Il faut voir, de ces choix, les raisons qui les ont amenés et, s'il fallait insister sur la relation entre un auteur et un lecteur, qu'on aborde avec Robert Lalonde son lien avec ce dieu-poète que le texte ne nomme jamais. Comme s'il fallait insister sur la relation d'amour entre un lecteur et un texte.

Jour de fête

Si le livre se raconte comme une histoire d'amour, les libraires veulent que leur relation avec le public s'établisse en démontrant la qualité de cette relation.

Le 23 avril, jeudi prochain, tout acheteur d'un livre dans une librairie québécoise recevra, en retour, une rose. Journée mondiale du livre, cette fête est à la fois celle de son auteur, des artisans qui le produisent ou le font connaître. Jour de fête, donc. Jour d'échange.

Il ne reste qu'à souhaiter que cet esprit de générosité marquera la fin des débats, ce même 23 avril, à Québec, où se conclura la deuxième et dernière journée des audiences menées sur la Politique du livre et de l'édition, document déposé le mois dernier par la ministre de la Culture et des Communications et discuté depuis lors.

Faut-il le rappeler? Le livre est aussi affaire de quotidien et, donc, de réglementation.

Normand Thériault

LIVRES

«Le monde est fait pour aboutir à un beau livre.»

— Stéphane Mallarmé

Le livre, entre l'auteur et le lecteur. Source de grand plaisir et de profondes angoisses pour l'un, objet de détente, lieu de savoir pour l'autre. De l'écriture à la lecture, le livre suit un tracé bien dessiné, franchit plus de nombreuses étapes qui le conduisent à ce produit qu'on emprunte ou qu'on achète, qu'on dévorera ou délaissera vite avec déception. Où va le livre?

MARIE-ANDRÉE CHOUNARD
LE DEVOIR

À Québec, l'Union des écrivains compte quelque 1000 de ces écrivains qu'on admire pour leur plume, le courage d'avoir couché sur papier une parcelle de leur imagination, au plus grand bonheur de plusieurs ou de quelques lecteurs ravis. Même si la lecture régulière ne fait pas partie des habitudes du plus grand nombre — 43 % des Québécois ne lisent jamais, révèle une étude récente effectuée par le ministère de la Culture et des Communications —, le besoin d'écrire, celui

d'être lu, et le désir de lire, celui de communiquer le plaisir qui y est lié, demeurent.

Tout premier maillon de la chaîne du livre, celui sans lequel rien de tout cela ne revêtirait de sens: l'auteur. Facile de l'imaginer peinant des mois, des années durant, sur ce manuscrit qui a occupé l'essentiel de ses pensées longtemps avant qu'il n'ose prendre la plume. Aisé de concevoir également l'angoisse liée au moment où est entrepris le processus qui mènera — peut-être — le livre d'un objet personnel à un objet public. Il est sans doute difficile de quantifier le nombre de manuscrits publiés par rapport à la mer de manuscrits écrits, dormant dans un tiroir ou tout simplement refusés par l'équipe éditoriale des maisons auxquelles on l'a soumis.

Dans la majorité des maisons d'édition — on en dénombre près de 130 agréées au Québec —, lorsqu'un manuscrit est retenu pour fins de publication, il entreprend un parcours dont la sinuosité et la longueur varient d'une maison à l'autre et dont l'objectif est de le dépouiller le plus complètement possible de toute imperfection, tant sur le plan linguistique et rédactionnel que graphique.

Chez Leméac éditeur, par exemple, une maison qui fonctionne depuis le milieu des années 50 et qui nourrit les lecteurs des écrits de Michel Tremblay, notamment, Jacques Poulin, et plus récemment Élise Turcotte et Ying Chen, plusieurs paires de prunelles attentives, outre celles de l'auteur et du directeur littéraire, doivent passer sur le manuscrit, histoire d'en faire l'objet le plus parfait possible.

VOIR PAGE D 2: ROUTE

La feuille de route



Petit parcours du livre
depuis la page blanche de l'auteur
jusqu'à la tablette du libraire

LA VIE LITTÉRAIRE

Fêtes des livres

LE DEVOIR

La troisième édition de la Quinzaine du livre bat son plein en Montérégie. Jusqu'au 1er mai prochain, cette fête régionale favorise le déroulement de dizaines d'activités par l'entremise des bibliothèques, des librairies, des maisons d'édition et autres amoureux du livre. Marcellyne Claudais, porte-parole de l'événement, convie les intéressés à des rencontres avec des auteurs, illustrateurs, des lectures publiques et autres activités orchestrées autour de la passion de la littérature. Renseignements: Conseil culturel de la Montérégie, (514) 651-0694.

Salon du livre de Trois-Rivières

Dernière chance cette fin de semaine de fureter au Salon du livre de Trois-Rivières, qui ferme ses portes demain. Pour souligner ses dix ans, des auteurs de renom et nombre d'activités spéciales. Arlette Cousture, Sergio Kokis, Albert Jacquard, Dany Laferrière, Claude Jasmin, Mi-

chel Chartrand et Sylvain Rivière rencontrent le public. Soulignons la remise du prix Illustration jeunesse GL&V à Stéphane Poulin pour son savoureux livre *Petit Zizi*. Stéphane Poulin a été décoré en 1997 du prix du Gouverneur général pour l'illustration de *Poils de serpent, dent d'araignée*. Le Salon est ouvert aujourd'hui (de 10h à 22h) et demain (de 10h à 17h) et accueille les gens au Centre des congrès de l'hôtel Delta, au 1620, rue Notre-Dame, à Trois-Rivières bien sûr. On se renseigne en composant le (819) 376-5308.

Salon du livre religieux

Un petit nouveau dans l'univers des salons du livre: le Salon du livre religieux de Montréal, du 24 au 26 avril prochain, au Sanctuaire Marie-Reine-des-Cœurs. Rencontres d'auteurs, tables rondes, conférences autour de thèmes religieux divers («Le Dieu des murs de Montréal», «Apprivoiser son ombre», «Vieillesse en douce», «Dire Dieu aujourd'hui») occuperont ces trois journées. L'entrée est libre. On se renseigne au 254-5376.

LIVRES ROUTE

10 % du prix de détail du livre revient à l'auteur, sous forme de redevances

SUITE DE LA PAGE D 1

Entre le moment où l'auteur remet son manuscrit, celui où il est accepté, et la parution triomphale en librairie, un an, parfois dix-huit mois et même plus peuvent s'écouler, le temps que tous les «artisans» du livre s'activent. Lorsque la décision est arrêtée de propulser un ouvrage dans la jungle des livres — en 1996, les éditeurs commerciaux ont produit près de 4000 nouveaux livres, et on évalue le tirage de ces titres à plus de dix millions d'exemplaires pour la même année —, c'est parce qu'on en a évalué sommairement les coûts et jugé qu'il était possible de l'insérer dans le budget et la planification d'une année éditoriale.

«Il faut absolument préserver l'équilibre entre les titres moins accessibles ou les auteurs débutants, et puis les romans et ouvrages qui concernent un plus grand public et qui, justement, vont nous permettre d'amortir les coûts de la première catégorie», explique Marie-Andrée Lamontagne, directrice éditoriale chez Leméac. C'est une jonglerie indispensable pour conserver notre marge de manœuvre.

Sur une version manuscrite, un réviseur linguistique s'affaire d'abord à repérer la moindre faille dans la langue employée par l'auteur. «Ces ré-

visers, souvent pigistes, sont des personnes tatillonnes, en général détestées parce qu'elles font un travail très ingrat», poursuit Mme Lamontagne. L'auteur est consulté sur les corrections imposées par le réviseur mais aussi sur les suggestions qu'on a pu noter en cours de route. Les corrections sont effectuées, et le manuscrit, devenu un «bon à composer», quitte la maison pour se rendre jusqu'à l'atelier qui se chargera de sa mise en pages.

Dans le jargon du métier, c'est désormais sur la première épreuve qu'un correcteur se penchera pour déceler les erreurs oubliées — «A l'impossible nul n'est tenu, il ne faut pas l'oublier», affirme Marie-Andrée Lamontagne — mais surtout s'assurer que les césures de mots soient bien effectuées, tout en scrutant les espacements, la présentation typographique, la grammaire, l'orthographe. L'auteur jette à nouveau un oeil sur son œuvre, peut y faire encore quelques corrections que l'on espère mineures.

Un nouvel aller-retour entre la maison d'édition et l'atelier permet la production d'une deuxième épreuve. Que l'on soumette à l'attention d'un nouveau correcteur d'épreuves, «un regard complètement neuf qui détectera sans doute les oublis des deux précédents».

Épluché de la sorte, le manuscrit est désormais devenu un «prêt-à-photo», ce qui signifie qu'il est prêt à passer sous l'objectif de l'imprimeur, lequel en fera le produit fini. Parallèlement au fin travail de contenu, on aura conçu le travail de couverture, grâce aux bons soins d'un graphiste et à ceux de l'éditeur qui rédige le texte de quatrième de couverture, ce résumé accrocheur au verso du livre qui déterminera le sort du livre que vous tenez entre vos mains.

Moment d'émotion

Moment de grande émotion, à la fois pour l'auteur et l'éditeur: le livre est frais sorti des presses. Odeur de papier neuf et de colle encore fraîche, toute nouvelle nervosité parce que du confort d'un cercle restreint, il passe au brouhaha de la vie publique. Le nombre d'exemplaires imprimés aura été déterminé non pas à l'aveuglette mais à partir des comptes rendus effectués par les représentants en librairie. «Nous avions une hypothèse de vente au départ, mais il faut la préciser, et c'est le travail des représentants, fondamentaux, qui nous permet de le faire», explique Mme Lamontagne. Pendant qu'on s'activait à peaufiner le contenu et la forme du livre, le représentant a fait la tournée des librairies — il existe près de 5000 points de vente différents au Québec où retrouver le livre, dont 350 librairies — pour lui annoncer les ouvrages à venir. A partir des renseignements qu'on lui fournit — résumé, notes sur l'auteur, prix provisoire, etc. —, le commerçant décide de la quantité d'exemplaires qui pourraient l'intéresser.

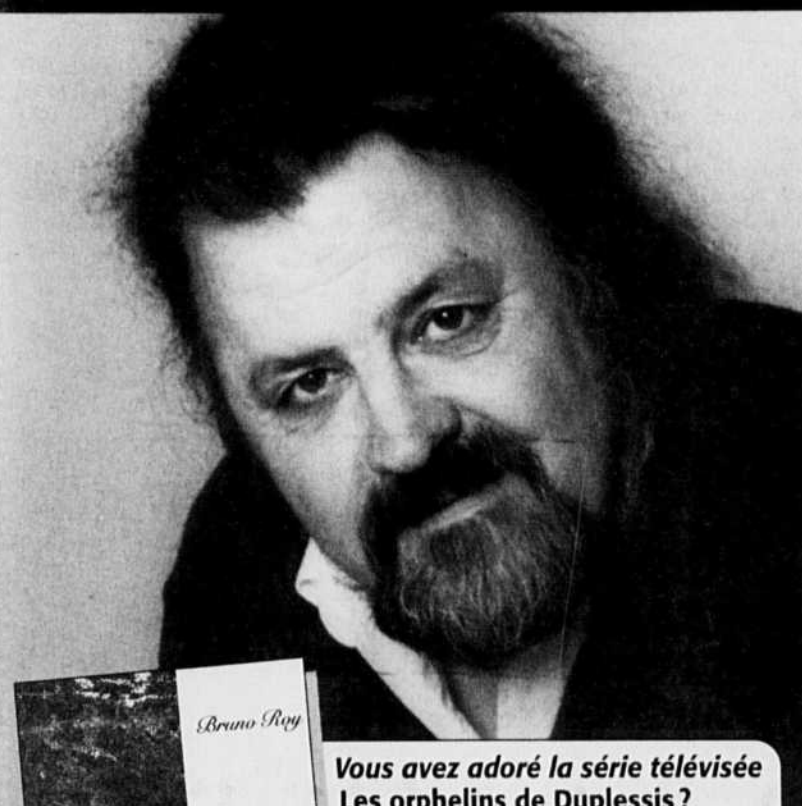
«Le cumul de ces prénotés nous permet d'ajuster le premier tirage en conséquence», explique Mme Lamontagne. Le livre passe ensuite aux mains d'autres professionnels qui lui assureront une diffusion et une distribution les plus élargies possible. La diffusion: faire connaître le livre, s'assurer qu'on en parle, ce qui fait penser aux opérations de marketing par exemple — publicité, promotion auprès des journalistes — mais aussi aux salons du livre, qui constituent des vitrines importantes pour la diffusion du livre.

La distribution: déplacement physique du livre, du distributeur au libraire, par exemple. Une dizaine d'entreprises de distribution (qui cumulent parfois la fonction de diffuseur à ce premier rôle) s'accaparent de 80 à 90 % du marché québécois et s'occupent non seulement de la diffusion des titres québécois mais aussi de ceux de l'étranger.

Plus le livre franchit d'étapes, plus nombreux sont les participants à sa création à réclamer une part de la cagnotte. D'emblée, en vertu des contrats d'édition signés par l'auteur et l'éditeur, 10 % du prix de détail du livre revient à l'auteur, sous forme de redevances. La loi oblige ensuite à une remise de 40 % au libraire, et de 10 à 15 % au distributeur. L'éditeur conserve les 30 % qui restent pour la production du livre et la promotion qui y est liée.

Voilà le livre en librairie. Combien de temps y restera-t-il? Les plus sombres lui prédiront un séjour de trois mois, après quoi, hop!, s'il n'a pas trouvé preneur, il prendra le chemin de l'entrepôt. D'autres, plus colorés, étireront sa durée de vie de six mois, ce qui, en comparaison avec des mois, des années de travail, demeure bien peu. «Sur la fiction, l'effet nouveauté joue de façon plus impitoyable, c'est vrai, et ça raccourcit sa durée de vie», explique Marie-Andrée Lamontagne. Mais il y a la vie de surface du livre, et puis sa vie profonde. Et parfois, les deux coïncident: on appelle ça un classique.

XYZ éditeur



Vous avez adoré la série télévisée Les orphelins de Duplessis? Voici la version romancée. Un document-choc. Un récit émouvant.

Bruno Roy
Les calepins de Julien

360 p. • 19,95 \$

XYZ éditeur

Cet ouvrage est aussi disponible en braille grâce à M. Jacques D'Arçon (Institut Nazareth et Louis-Braille).

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

PRIX QUÉBEC-PARIS 1997

OPERA

Jean-Jacques Nattiez



«Opera est un livre intelligent, écrit (et lu) en un élan, où se miroitent personnages et personnes masques et visages, eaux et œuvres, l'éternel et l'instant, l'auteur dans les entrelacs.»
J.J. van Vlasselaer, *Le Droit*

«(...) un résumé ne saurait aucunement rendre justice à l'Opera de Nattiez. On doit lire ce roman comme on écoute une œuvre musicale.»
Pierre Monette, *Voir*

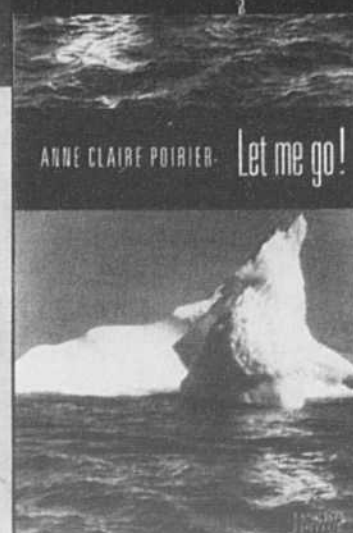
«Tout en étant profondément imprégné de la remarquable érudition musicale de Jean-Jacques Nattiez, Opera demeure un ouvrage d'un abord aisé: c'est rare, et d'autant plus admirable.»
Pierre Monette, *Voir*

LEMÉAC

PAULINE JULIEN
IL FUT UN TEMPS OÙ
L'ON SE VOYAIT BEAUCOUP

Pauline Julien nous ouvre son grand cahier. Des «contes vécus», comme elle dit, des récits de vie, finement ciselés, qui nous font découvrir des épisodes drôles, tendres ou dramatiques de la carrière mouvementée de la chanteuse, comédienne, militante et amante.

LANCÔT ÉDITEUR

ANNE CLAIRE POIRIER
LET ME GO!

«Une jeune femme est morte étranglée dans un appartement envahi par le désordre, elle faisait de la prostitution, elle était héroïnomane, elle était belle, elle était ma fille.»

LANCÔT ÉDITEUR

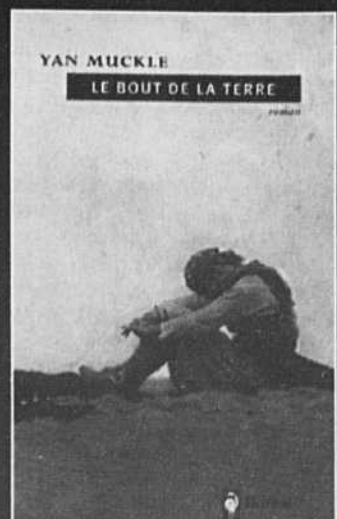
Yan Muckle

Le Bout de la terre

«Un premier roman spectaculaire. C'est une voix qui apparaît dans le paysage littéraire québécois.»

Robert LÉVESQUE, *Midi-culture, SRC*

«Yan Muckle signe ici un premier roman éblouissant, de toute évidence longuement mûri et superbement abouti.»

Stanley PÉAN, *Ici*

ROMAN • 288 PAGES • 24,95 \$

Boréal
Qui m'aime me lise

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

Oh! Canadas...

L'HOMME DE PAILLE

Daniel Poliquin
Boréal, Montréal, 1998, 255 pages

Pour un romancier, l'Histoire est un sujet — ou un objet — comme les autres, qu'il a toute liberté d'appréhender à la sauce qui lui plaît. Il peut lui être fidèle ou la réécrire selon sa fantaisie, s'en servir comme simple décor ou en faire un véritable personnage. Tout est dans l'exécution, c'est-à-dire dans le résultat, pour nous, lecteurs.

Daniel Poliquin, pour *L'Homme de paille*, s'est manifestement bien documenté, même s'il n'entendait pas écrire un roman «historique». Nous sommes au Canada, à la fin du XVIII^e siècle — le récit démarre au moment de la Conquête —, plongés dans la vie quotidienne de l'époque. Dans Québec assigée, les boulets des canons anglais tombent çà et là dans la ville, et on fait pour le mieux dans la vie quotidienne de l'époque. Dans Québec assigée, les boulets des canons anglais tombent çà et là dans la ville, et on fait pour le mieux dans la vie quotidienne de l'époque. Dans Québec assigée, les boulets des canons anglais tombent çà et là dans la ville, et on fait pour le mieux dans la vie quotidienne de l'époque.



Robert Chartrand

Le pays des origines arbitraires et imaginaires

Même envie de départ chez les véritables personnages du roman, qui sont de petites gens. Certains sont des saltimbanques qui présentent, selon la demande, des pièces de théâtre ou des spectacles de foire: triste troupe, formée au hasard, dont les membres, sans grand talent, sont habiles, vaniteux, ou dissimulés. Ils ont parfois de petits succès: l'intendant Bigot n'aurait baillé qu'une seule fois devant eux... Il y a aussi un bourreau au cœur tendre, qui a bien besoin de sa femme pour s'acquiescer de sa besogne. Ces personnages ont leurs manies et leurs défauts; ni étonnants ni vraiment haïssables, ils sont pittoresques, tout au plus.

Puis, dans ce petit monde qui vit, survient celui qu'on appellera «l'homme de paille», véritable Survivant du récit, qui serait né au pays des Indiens Illinois. Ce fils d'explorateur, cet étranger dont le surnom évoque l'artifice, hérite à son grand étonnement de la seigneurie de Saint-Ours, qui n'est pas celle de l'Histoire officielle. Ce châtelain malgré lui se liera d'amitié avec un marquis anglais, lui-même propriétaire d'une seigneurie. Singulier personnage que cet homme de paille: il dort des années entières, alors que l'Histoire, elle, suit son cours; d'où sa difficulté, à son réveil, à saisir la conjoncture changeante des événements. Affligé d'une non-pertinence originelle, d'une étrangeté à son entourage et à son époque, ce héros involontaire est proche, là-dessus, des personnages qu'affectionne Daniel Poliquin: on n'a qu'à penser aux anti-héros de *Visions de Jude* et de *L'Écu-reuil noir*.

L'Histoire est là, dans *L'Homme de paille*; les grands événements — la Conquête, l'Acte de Québec, la déclaration d'indépendance des États-Unis — ne sont ici que des événements dont chacun s'accommode de son mieux, et la vie au quotidien en cette fin de XVIII^e siècle est rendue avec réalisme. Mais ce sont la fantaisie et l'imaginaire qui dominent dans la peinture des personnages dont le destin est aléatoire, parce que, semble-t-il, la vie et le pays sont ainsi faits. Pays étrange et capricieux, où chacun, noble ou roturier, notable ou pauvre hère, s'invente à son gré une ascendance, où on «fait toujours semblant»; pays où personne ne veut s'établir, où «on ne fait que passer». Le personnage principal du roman — ou son effigie — est exemplaire à cet égard: «L'homme de paille ne regarde ni l'Anglais, ni Québec. Il a le visage tourné vers l'océan. On respire mieux tout à coup. On parle d'autre chose.»

On a l'impression que Daniel Poliquin a hésité sur le parti à prendre, entre l'Histoire reconstituée ou subvertie, ou l'imaginaire au pouvoir. A moins qu'il n'ait choisi de rien privilégier aucun, ce qui revient au même. Cela donne un roman subtil, complexe, dont la narration, volontairement déboussolée, est assurée par différents personnages qui se re-

laient, sans prévenir; narration aléatoire, à l'image du destin des individus et du pays. Mais *L'Homme de paille*, dans l'ensemble, n'est ni chair ni poisson. Mi-blanc, mi-noir: c'est un roman gris.

CATASTROPHE(S)

Rino Morin Rossignol
Éditions d'Acadie, 1998, 165 pages

Rino Morin Rossignol est d'origine acadienne. Poète et dramaturge à ses heures, il a été journaliste, rédacteur de discours pour Richard Hatfield, puis pour Lucien Bouchard, lorsqu'il était chef de l'opposition à Ottawa. Cet homme, sérieux par ailleurs, n'a pas hésité, lui: *Catastrophe(s)* est un roman picaresque, une fantaisie irrévérencieuse sur l'actualité de cette fin de siècle, sur la «conjoncture» canadienne et certains grands de ce monde.

Point de personnages incertains, ni d'identités troubles ici. Nous sommes, d'entrée de jeu, en plein burlesque avec cette «histoire du gars piteux et des effets inouïs d'icelle sur la destinée du genre humain», celle d'un pauvre laitier, qui se découvre cocu plutôt trois fois qu'une, et qui perd son emploi à cause du lait avarié des vaches anglaises, devenues folles. Tragique destin!

Et comme le monde est bien fait quand on veut l'arranger un peu, les malheurs des humbles virent à la colère. L'émeute gronde dans le pays, au point de troubler la quiétude des gens importants. On s'agit donc chez les premiers ministres de la province et du pays, et même — vaches anglaises obligent — jusque chez la reine d'Angleterre, Kitty IV, «très grande et très maigre, bref, victime de verticalité vertigineuse et atteinte d'existence de lipéité». Nos agitations domestiques auront des échos au Vatican même, où règne tant bien que mal le pape Ego premier, dont la chorale s'appelle la «Sweet sextine». Puis, tant qu'à y être, Dieu lui-même — qui

est ici un vilain fumeur! — va devoir s'en mêler.

Catastrophe(s), on le voit, est une farce délirante, truffée d'allusions à l'actualité. La contagion du partitionisme, par exemple, gagne tout le monde: les Ukrainiens, eux aussi, veulent leur territoire bien à eux; et le libre-échange, autre contagion à la mode, se fait ici entre des partenaires inattendus: les gais et les machos, les intellos et les rockers, etc.

Personne n'est épargné dans ce récit fou, mené tambour battant, où on croise un travesti qui zézaie et des motards qui se font appeler «dill pickles», ou la langue elle-même se retrouve dans tous ses états, joyeusement bardassée: tous les registres y passent, du vulgaire au précieux. Il s'y trouve même des citations en latin ou en grec, des dialogues en anglais, du français prononcé à l'anglaise et... bien d'autres choses encore dans ce récit qui s'en donne à cœur joie. C'est souvent drôle, toujours hénarmer, parfois facile: c'est la rançon de la farce. La verve de Rino Morin Rossignol, qui est à prendre ou à laisser, ne se dément en tout cas jamais.

Ces deux Canadas romanesques, fort différents l'un de l'autre mais tous deux significatifs à leur manière, sont peut-être parents, au fond. Celui du Franco-Ontarien Poliquin, pays des origines arbitraires, raconté sur le mode d'une fantaisie inquiète, un peu grise — et, pour tout dire, outaouaise —, semble confirmer les propos de Jean Marcel, dans *Fractions 1* (parus en 1996 aux Éditions de l'Hexagone): «Puissance moyenne, moyennement peuplé, n'ayant pas même les moyens de sa médiocrité mais croyant les avoir [...], tout concourt à établir le Canada au beau milieu, glacé et propre, se trouvant à égale distance entre l'histoire et le néant...» Quant au Canada de l'Acadien Morin Rossignol, actuel et burlesque, il illustre admirablement cette autre réflexion de l'admirable Jean Marcel: «Le Canada est si près d'être un pays imaginaire — mais d'un imaginaire assez plat — qu'il suffirait seulement d'en nier l'existence pour qu'il n'existe plus. Voilà à quoi l'auront conduit son outrecuidance et la bêtise légendaire de ses habitants.»

RICHARD LANGLOIS

Richard Langlois
Préface d'Yves Michaud

Requins

L'insoutenable voracité des banquiers

Essai
19,95 \$

Le livre que les banquiers ne peuvent pas encaisser. Préface d'Yves Michaud, le «Robin des banques».



vlb éditeur

La passion de la littérature

VIE LITTÉRAIRE

Entretiens avec un gagnant

Quelques mois avant son décès, Pierre Péladeau acceptait de se confier dans une longue entrevue au journaliste Pierre Maisonneuve, de la télévision de Radio-Canada. Dans ce qui devait devenir le tout dernier entretien accordé avant sa mort, le magnat de la presse a partagé ses confidences.

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Près de quatre mois après le décès de Pierre Péladeau, les Éditions Quebecor propulsent *Jouer pour gagner*, un livre renfermant les toutes dernières confidences du personnage québécois, associé bien sûr au *Journal de Montréal* mais ayant délié ses nombreuses tentacules dans de nombreuses directions.

Le journaliste Pierre Maisonneuve, que l'on connaît présentement pour son émission *Maisonneuve à l'écoute*, à RDI, a transposé cette formule d'entretien qu'il éprouve à la télévision vers le domaine de l'écrit. Ainsi, après des entretiens avec le musicien René Dupéré et le cardinal Jean-Claude Turcotte (Novalis), le journaliste a entendu les confidences de Pierre Péladeau, lesquelles se sont retrouvées en partie sur les ondes de RDI puisqu'il les avait enregistrées sur bobines.

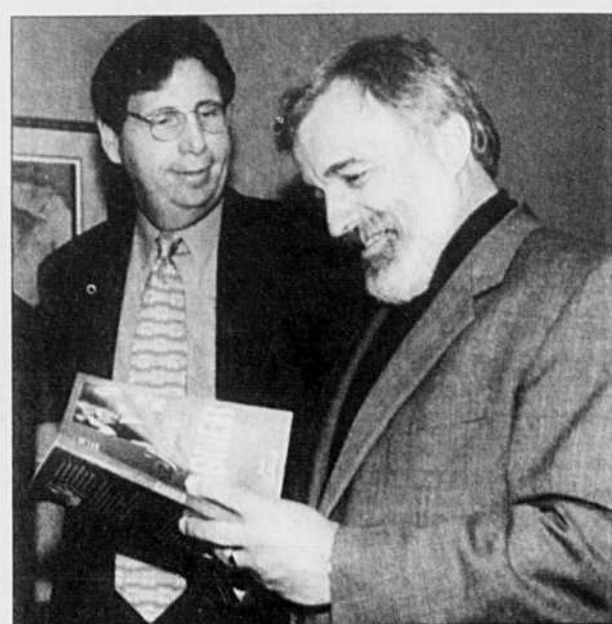
«Derrière son visage, aujourd'hui plus serein, cache-t-il les rides de la tristesse, des amours déçues, des amours piétinées, des pactes inavouables?», demande Pierre Maisonneuve en guise d'introduction à son livre. Et si la plus grande victoire de Pierre Péladeau était sa victoire sur lui-même?

Pierre Maisonneuve affirme avoir été impressionné par la feuille de route de M. Péladeau. «C'était un enfant humilié et il a voulu effacer les humiliations de l'enfance à travers ses réalisations», affirmait le journaliste lors d'une entrevue accordée à RDI plus tôt cette semaine. Après une dizaine d'heures passées avec lui, j'ai réalisé que c'était un homme avec beaucoup de pudeur, et qui ne souhaitait qu'être aimé.

«C'était dur de voir les autres élèves aller patiner ou jouer au hockey avec des patins neufs... alors que je n'en avais pas. [...] C'était dur de voir les autres partir pour des fins de semaine de ski, ou à bicyclette, alors que je n'avais ni skis ni bicyclette», raconte M. Péladeau. Toutes ces expériences m'ont amené à réagir. Un jour je me suis dit: «Vous allez voir! Je vais tous vous battre; je serai meilleur que vous!»

Prix Pulitzer

Plus tôt cette semaine, les prix Pulitzer ont été décernés. Dans le domaine de la littérature, Philip Roth a récolté



NORMAND PICHETTE

Érik Péladeau et le journaliste Pierre Maisonneuve.

le prix Pulitzer du meilleur roman pour *American Pastoral*. Écrivain prolifique et secret, hanté par le thème de la judaïté et de son identité, Roth est né au New Jersey en 1933 et a déjà publié 22 livres — son vingt-troisième est attendu pour l'automne. En poésie, c'est Charles Wright qui a reçu la distinction pour *Black Zodiac*, tandis que le prix Pulitzer de la meilleure biographie revient cette année à Katharine Graham, 80 ans, pour *Personal History*.

Festival de la littérature

Du 6 au 10 mai prochain, le quatrième Festival de la littérature orchestré par l'Union des écrivains du Québec battra son plein. «La littérature mise en scène, en images et en musique», nous dit-on. Parmi les activités hors du commun prévues au programme: une joute d'improvisation sur le thème du *Refus global* entre artistes en arts visuels et écrivains; un rave littéraire pour les enfants à la librairie Champigny; un rassemblement littéraire aux allures de kermesse au square Saint-Louis; et un véritable happening au marché Bonsecours, auquel musiciens, écrivains, comédiens et artistes participeront; des 5 à 7 littéraires dans différentes villes participantes. Nous y reviendrons plus en détail. Info-Festival: (514) 633-2361.

Anne Hébert

Est-ce que je te dérange?

roman



«C'est une écriture encore et toujours hantée. [...] Dérangeant? Oui, dérangeant, car ce livre nous renvoie aux limites de la compassion humaine.»

Jean FUGÈRE, Samedi et rien d'autre, SRC

«Le dernier roman d'Anne Hébert frappe de plein fouet. Poétique toujours, son écriture y est d'une rare vivacité. [...] Un roman troublant, dérangeant, étonnamment jeune et alerte.»

Suzanne DÉCARIE, Femme plus

«Est-ce que je te dérange? est un roman différent de ceux qu'Anne Hébert a écrits jusqu'ici. [...] On y trouvera une familiarité de ton qui ne lui est pas coutumière. Restent cependant les thèmes chers à l'auteure et, dans l'écriture, cette musique hébertienne, toujours aussi belle.»

Robert CHARTRAND, Le Devoir

«Très dense, comme toujours...»

Réginald MARTEL, La Presse

«Anne Hébert reprend les thèmes qui imprègnent tous ses livres et les rendent si bouleversants, si humains: l'enfance tourmentée, la solitude et la mort.»

Gilles CREVIER, Le Journal de Montréal

«La réponse à la question posée par le titre du roman me semble évidente: oui, madame Hébert, vous dérangez toujours. Fort heureusement pour nous, d'ailleurs.»

Stanley PÉAN, Ici

Commandez vos livres chez Renaud-Bray

Nous expédions partout au Québec poste ou messagerie

Montréal: 342-2815

Extérieur: 1-888-746-2283

E-mail: sad@renaud-bray.com

Les Éditions



du Seuil

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LA CHRONIQUE

À l'ombre de Proust

Le roman d'une extrême ambition littéraire

BELLE DU SEIGNEUR

Albert Cohen
Folio, Paris, 1998ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Rédécouvrir un roman, c'est le découvrir. On y lit tellement plus qu'aux heures de cette lecture ancienne quand l'œil était trop occupé à courir vers la perpétuité suivante. Des années plus tard, on savoure le même texte, soudain attentif aux splendeurs et aux failles. Relire *Belle du Seigneur* dans cette superbe réédition en coffret que lui consacre Folio, c'est entreprendre un voyage à toutes les étapes de ce mal étrange et incompréhensible qu'est l'amour, de l'extase au bâillement, de la passion à l'essoufflement, de l'attente à l'ennui.

Cohen n'y a pas seulement multiplié les procédés d'écriture, passant comme au cinéma de la caméra objective au regard subjectif, du point de vue du démiurge au-dessus de la mêlée de ses personnages à la perception intime de plusieurs d'entre eux: la domestique, le mari cocu, l'amoureuse. Autant de fragments de regards venus se greffer à l'œuvre entière. Couronné du grand prix de l'Académie française en 1969, le roman est à la fois porté et écrasé par son extrême ambition littéraire.

Belle du Seigneur, carte contemporaine du tendre, sera la description minutieuse de l'amour de Solal et d'Ariane dans un XX^e siècle sur lequel plane la menace hitlérienne. Elle, bourgeoisement mariée à un pauvre type, lui, sous-secrétaire général de la Société des Nations, mais juif, demain déclassé, bientôt seuls au monde avec un amour condamné.

Le poids des influences

Relire *Belle du Seigneur*, c'est être frappé par le poids des influences proustiennes. Dans sa description d'un univers social de convenances surgissent presque des doubles des personnages d'*À la recherche du temps perdu*: ici un Cottard se profile sous le bourgeois vulgaire entraperçu, là un Norpois apparaît sous le profil du diplomate mondain. La faune est un peu la même, l'humour féroce du regard se porte là comme ici sur les ridicules de la bonne société.

Dans la description des étapes du chemin amoureux, ce sont les intermittences du cœur, fer de lance du projet proustien, dont Cohen décorait les phases, s'arrêtant aux jalou-

Albert Cohen

Belle du Seigneur



sies qui éveillent la passion endormie et répondent en écho aux affres de Marcel avec Albertine. Ce n'est pas un hasard si Proust se révèle l'écrivain le plus cité dans *Belle du Seigneur*, roman dont l'ampleur même (1110 pages) témoigne de l'ambition d'imiter le modèle. Et Ariane, à l'instar d'Albertine, ne pourrait-elle pas s'appeler la prisonnière?

Mais qui dit imitation dit portée assourdie. Jamais *Belle du Seigneur* n'atteindra la profondeur d'*À la recherche*. Le fait que Cohen ait pourtant songé à recréer pareil monument témoigne d'une vision de grande ampleur à défaut de semblable génie. Lorsqu'il devient plus personnel, Cohen intéresse davantage; par ses multiples regards subjectifs sur les événements qu'il met en scène, par la description du lent étouffement de l'amour suffocant faute d'oxygène, étiole comme une plante sans eau, échouant à se nourrir de lui-même, réclamant des nourritures extérieures, aspiré vers sa perte. Les plus belles pages de *Belle du Seigneur* sont filles d'une poésie lyrique et de l'exaltation amoureuse: «Nuits des débuts, O leurs nobles jonctions sauvages, aimantes fureurs, ô sous lui Ariane soudain autre et en mal sacré, d'elle-même absente, Ariane égarée, éfrayante, gémissant les râles d'attente terrifiée, attente précautionneuse, attente attendue de la joie s'approchant, Ariane fermant les yeux pour hâter la venue, son annonce pathétique de la joie proche, appels à l'aimé.»

«Les choses ne sont pas toutes à prendre ou à dire, comme on voudrait nous le faire croire...» Ainsi commence le petit livre qui, à dix-sept ans, m'a dépris de mes ambitions chimériques et très approximatives. Il ne suffisait donc pas, m'assurait cet inconnu, d'être né poète (poète confus, diffus, enthousiaste et embrouillé), encore fallait-il aiguïser sa voix comme un couteau, capable de trancher dans le vif des joies et des tourments. Il s'agissait d'entrer en art comme en religion, comme en guerre sainte, comme en amour: «presque tout ce qui arrive est inexprimable et s'accomplit dans une région que jamais parole n'a foulée». Ces mots-là ébranlaient les fantômes de mes chétives certitudes et m'engageaient à apprivoiser, si je voulais écrire à tout prix, «ces êtres secrets dont la vie ne finit pas et que côtoie la nôtre qui passe».

Est poète, disait le dieu-poète, celui qui «entre en lui-même et cherche le besoin qui le fait écrire», celui qui «mourrait s'il lui était défendu d'écrire», celui qui «s'approche de la nature» et qui s'efforce de parler «comme s'il était le premier homme». Paroles intimes et qui me contraignirent tout d'abord au silence, puis à l'attention, puis, «fuyant les grands sujets», à l'élaboration précautionneuse des illuminations toutes simples. Avais-je un regard, un odorat, une ouïe, un toucher, un goût bien développés? Espérais-je émouvoir avec des idées, des concepts, une foi abstraite en la beauté, des images cosmiques, exaltées et très vagues? «Utilisez pour vous exprimer des choses qui vous entourent, les images de vos songes, les objets de vos souvenirs...» Inexplicablement, je n'avais pas imaginé regarder en moi et autour de moi, jusque-là. Je rêvais d'explosions et de féeries lointaines, étourdissantes, impersonnelles. Il ne m'était pas encore venu l'idée que l'œuvre devait «naître d'une nécessité» et que, si mon quotidien me paraissait pauvre, il ne fallait pas l'accuser, lui, mais bien moi-même, qui n'étais pas «assez poète pour appeler à moi toutes ses richesses».

Il me fallait donc commencer par me taire, si je voulais parler en inspiré: c'est-à-dire déplier mes antennes et percevoir, premier devoir du poète que dérange le désir d'exprimer le vivant. Je me tus. Je cessai de faire des phrases emportées et qui allaient n'importe où, partout, nulle part. Je n'étais pas pour autant «humble et tranquille»: une impatience me martyrisait à cœur de jour, une terreur de voir s'éteindre ma flamme. Et si le silence s'installait? Et si je n'étais pas poète, mais jaseur, étourneau étourdi et bavardant à tout vent? J'étais alangui, perdu, défuntisé: un spectre ambulante et qui traversait le réel comme un revenant stupéfié.

Le linge sur la corde

Alors je reprenais le petit livre, dans l'espoir de recevoir, comme une grâce, la permission de griffonner quelques mots, de m'essayer à l'envol, à l'expression, au dire «inspiré». Je lisais: «Le moindre événement se déroule comme une destinée». Et alors je voyais maman étendre notre linge sur la corde, un «événement-destinée», et tâchais de faire une phrase,

une, seulement, pour dire le mouvement émouvant des bras de maman, et l'émoi qui naissait en moi de cet air sans air qu'elle turlutait, en accrochant la chemise de papa, qui flottait au vent.

C'était beau et triste, un peu trop simple à mon goût, mais ça sonnait mystérieusement vrai: c'était à la fois ordinaire et magique, et je posais le crayon, de peur d'en dire plus, d'en dire trop, de m'égarer, emporté par «la pression et la hâte», ces deux chevaux emballés, que monsieur Rilke m'ordonnait de maintenir au pas.

«Un an ne compte pas, dix ans ne sont rien. Être artiste, c'est ne pas compter, c'est croire comme l'arbre qui ne pressent pas sa sève...» Comment ne pas presser ma sève, comment attendre, comment me retenir, ne pas déborder, que faire de mon trop-plein, de mon désir fou, de mes envies irrésistibles de chanter, même faux, même mal? «Cher monsieur Kappus [monsieur Kappus, l'impatient, le songe-croix de monsieur Kappus, c'était moi, comme de raison!], accrochez-vous à la nature, à ce qu'il y a de simple en elle, de petit, à quoi presque personne ne prend garde, qui, tout à coup, devient l'infiniment grand.»

Alors je faisais un (court!) poème, qui mettait pauvrement en scène l'averse et la tôle du hangar, dans une sorte de fracas sans splendeur mais tout de même saisissant, et je posais le crayon, m'efforçant au silence résonnant qui suit les grands accomplissements. Puis je prenais le champ, emportant le petit livre avec moi. Étendu dans l'herbe, avec le grand ciel au-dessus de moi, traversé d'oiseaux, de nuages et d'images qu'il était trop tôt pour lâcher à bride abattue, je lisais: «Si tout ce qui est proche vous semble lointain, c'est que cet espace touche les étoiles, qu'il est déjà très étendu...»

Et je voyais alors, en un envol désordonné, inépuisable, passer tous les «événements-destinés» de ma courte vie, innombrables moments magiques et tout simples, scènes à rédiger, plus tard, quand viendrait le «temps voulu». Et j'attendais, repu, presque tranquille, à peu près humble, sûr de cet accomplissement radieux qui m'attendait, quelque part, en avant. Aussitôt je reprenais le livre et plongeais dans l'abîme du doute (mes acalmies étaient déjà! — de courte durée!), en lisant: «Soyez bon envers ceux qui restent en arrière, sûr de vous et tranquille en face d'eux. Ne les tourmentez pas avec vos doutes. Ne les effrayez pas par votre foi, par votre enthousiasme: ils ne pourraient comprendre. Cherchez à communiquer avec eux dans le simple et dans le fidèle.» Et alors je me voyais tempêter, colérer, chicaner père, mère, cousins et le frère Joseph, à l'école, tous ces empêcheurs de rêver en rond.

Élu, prédestiné

J'étais poète et qu'on se le tienne pour dit! J'étais élu, prédestiné, alors qu'ils avaient la vue courte et faisaient à ma nature la sourde oreille. J'étais balbutiant et tout de même fier, orgueilleux de mon don: je pérorais, fendais le vent, insultant volontiers la triste vision commune, le banal jour le jour. J'avais affaire à des aveugles, tout au moins à des borgnes. Mais je les aimais! Ils étaient mon inspiration, ces infirmes bouleversants! «Aimez en eux la vie sous une forme étrangère... Renoncez à être compris d'eux...» Oh! comme c'était difficile, ce bonheur!

C'est que j'avais besoin qu'on m'écoute, qu'on me regarde, qu'on me sache inspiré et forgeant mes métaphores par amour. «Que serait une solitude qui ne serait pas une grande solitude? La solitude est une: elle est par essence grande et lourde à porter.» Ainsi, c'était le prix à payer, cet éloignement, cette distance, ces signaux, de joie ou de détresse, adressés de moi à eux, de eux à moi, comme si nous étions séparés par une rivière qui coulait sans fin entre nous?

J'étais poète pour me rapprocher, moi, pas pour prendre tout seul le large, qui m'épouvantait et m'attirait à la fois! «Pourquoi vouloir échanger le sage "ne-pas-comprendre" de l'enfant contre lutte et mépris, puisque ne pas comprendre c'est accepter d'être seul, et que lutte et mépris ce sont des façons de prendre part aux choses mêmes que l'on veut ignorer?» Soit, j'irais seul dans les broussailles pleines d'images et de mots. C'était mon affaire, la mienne seulement. Seul et surpeuplé.

On ne me verrait pas, on me perdrait de vue, on entendrait ma voix sans la reconnaître, on serait enchanté ou indifférent, mais on m'entendrait comme on écoute un chant d'oiseau dans le vent, un oiseau inconnu, inconnaissable. «S'il n'est pas de communion entre vous et les hommes, essayez d'être près des choses: elles ne vous abandonneront pas. Il y a encore des vents qui agitent les arbres et courent sur le pays.» Oh, pour ça oui, il y avait le ciel, le vent, l'herbe vivante, la musique de la vague, le vaste univers animé et qui me parlait au cœur! «Il est pourtant clair que nous devons nous tenir au difficile.»

Et j'en arrachais, c'est vrai, à nommer mes émois, les êtres et les choses, dans un espèce d'emmêlement insuffisant et qui me tirait cris et larmes, soupirs et clameurs d'impuissance, parfois même de honte. Je bûchais, m'efforçant de mépriser ma maladresse, mon insignifiance de phraseur extraordinairement imprécis, inexact, «lointain». «Le don de soi-même est un achèvement», écrivait le poète. L'homme en est peut-être encore incapable. Comme cette sombre prédiction là me tourmentait! Je devais m'engager à donner, sans jamais vraiment y parvenir, mon âme tout entière? Ne rien attendre en retour de ce sacrifice effrayant? «Ne croyez pas que l'amour que vous avez connu adolescent soit perdu. N'a-t-il pas fait germer en vous des aspirations riches et fortes, les projets dont vous vivez encore aujourd'hui?» Tout de même, le poète me donnait espoir de voir un jour mon martyre servir à quelque chose: c'était toujours ça de pris.

Sans peur

Kappus serait homme et un homme qui n'aurait pas peur de l'inconnu «introduit dans son cœur, dans ses plus secrets replis, mêlé à son sang». «De même qu'on s'est trompé autrefois sur la marche du Soleil, on se trompe encore sur la marche de l'avenir. L'avenir est fixe, monsieur Kappus, c'est nous qui sommes toujours en mouvement dans l'espace infini.» Oh! cette phrase qui, tour à tour, me faisait perdre pied et me donnait du courage! Quelque chose m'attendait, mon avenir, vers lequel j'étais en marche, «fruit accompli d'un arbre dont j'étais les feuilles!» Et puis, aussi,

tôt, le poète ajoutait, comme pour me rachever et me ressusciter en même temps: «Seul un homme qui serait placé brusquement, et sans y avoir été préparé, de sa chambre au sommet d'une haute montagne, éprouverait quelque chose de pareil: une insécurité sans égale, un tel saisissement venu d'une force inconnue, qu'il en serait presque détruit. S'il imaginait qu'il va tomber, ou être jeté dans l'espace ou encore éclater en mille morceaux, quel monstrueux mensonge son cerveau devrait-il inventer pour qu'il puisse recouvrer ses sens et les mettre en ordre!»

Non, je ne voulais pas — et pourtant je savais qu'il le fallait! — être propulsé dans l'avenir comme ça, plonger tête première dans l'espace interstellaire de la littérature! Non! Oui! Peut-être mais à mon insu, s'il vous plaît! Que je ne sache pas ce qui m'arrive, que je n'aie pas à participer à la déflagration terrifiante! Mais, fraternel à nouveau, le poète ajoutait: «Toutes les choses terribles ne sont peut-être que des choses sans secours, qui attendent que nous les secourions.» Ainsi, le minotaure, remonté de son labyrinthe, se révélerait peut-être papillon chatoyant, elle espiegle, noyé auquel mon souffle redonnerait vie. C'était à croire et à espérer.

Écrire pour remonter les monstres à la lumière du jour: oui, je voulais à tout prix imaginer que tel serait mon ouvrage. «Quand une inquiétude passe, comme ombre ou lumière de nuage, sur vos mains et sur votre face, vous devez penser que quelque chose se fait en vous, que la vie ne vous a pas oublié, qu'elle vous tient dans sa main à elle et ne vous abandonnera pas. Pourquoi voulez-vous exclure de votre vie souffrances, inquiétudes, pesantes mélancolies, dont vous ignorez l'œuvre en vous? Pourquoi vous persécutez vous-même avec cette question? D'où vient tout cela, où va tout cela? Vous savez bien que vous êtes évolution et que vous ne désirez rien tant vous-même que de vous transformer [...] Ne vous observez pas trop [...] la grande chose, c'est que vous ayez pu remplacer un mensonge par du sincère et du vrai.»

Je posais alors le petit livre, pages contre terre, et partais courir les champs, ébahi, inquiet, apaisé, furieux, confiant, terrifié!

Tel j'étais, tel je suis resté, Kappus exalté et attentif, distrait, aux aguets, désespéré et espérant. Il est toujours à portée de ma main, le petit livre, ses pages couchées dans l'herbe, et que je relis souvent, même si je les sais quasiment toutes par cœur. Surtout celles de l'avant-dernière lettre, où il est question du doute — mon tourment préféré! Le passage est presque illisible, tant il est souligné, frangé d'étoiles, de points d'interrogation et d'exclamation furieux, inquiets, louangeurs, éberlués:

«Demandez à votre doute, chaque fois qu'il voudrait abîmer une chose, pourquoi il trouve cette chose laide. Exigez de lui des preuves. Observez-le: vous le trouverez peut-être désemparé, et peut-être sur une piste. Surtout n'abandonnez pas devant lui!»

LÉTTRES À UN JEUNE POÈTE

Rainer Maria Rilke
Poésie/Gallimard, Paris, 1993LES ÉDITIONS
Flammarionrecherchent un ou une
RESPONSABLE DE L'ÉDITION

Missions :

- Déterminer les orientations et la politique éditoriales des ouvrages publiés au Québec
- Coordonner les diverses étapes de l'édition
- Assurer la qualité éditoriale
- Développer le marché des éditions dérivées.

Profil souhaité :

- Expérience d'au moins 3 ans dans la gestion et le développement de l'édition
- Connaissance technique de l'édition
- Bilingue français-anglais
- Motivation et dynamisme très élevés
- Professionnel(le), organisé(e), très rigoureux(se)
- Maîtrise de Word sous PC.

Veillez faire parvenir votre curriculum vitae avant le 24 avril 1998 à l'adresse suivante :
Les éditions Flammarion, 375, avenue Laurier Ouest, Montréal H2V 2K3
Les candidatures seront traitées confidentiellement.

Lire

Pour faire durer l'instant

Dans le cadre de la Journée mondiale du livre,
L'instant même vous invite à échanger
avec des auteurs surprenants,
fascinants, spirituels, intenses,
à la librairie Champigny,
4380 rue Saint-Denis (métro Mont-Royal),
le jeudi 23 avril 1998 de 17 heures à 19 heures.

Roland BOURNEUF
Littérature et peinture
EssaiMarie-Pascale HUGLO
Revers
NouvellesCéline SAUCIER
Le refus de l'oubli : femmes-
sculptures du Nunavik
Essai

L'instant même

NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

Visages de l'écriture

Photographies de Ludovic FREMAUX
Préface de Jean FUGÈRE

«J'aime le silence des photos de Ludovic FREMAUX. Il me semble à mille lieues de l'agitation forcée qui suinte des clichés glacés des kiosques à journaux. Il y a de la réserve, de la modestie dans ce silence. [...]

Jean FUGÈRE.

Cet ouvrage a été rendu possible grâce aux commanditaires suivants:

Adobe

Dessie Informatique

ÉDITIONS HURTUBISE HMH LTÉE

LIVRES

POÉSIE

Les mondes possibles

Vita chiara, villa oscura, Le Désert maintenant,
L'Inséparable, Songe que je bouge, Doublures

DAVID CANTIN

Certaines lectures ne se terminent jamais. Elles suscitent des résonances particulières, un espace sans bord où le poème étend son évocation lumineuse. On n'arrive pas toujours à cerner les lueurs d'une telle fascination. Mais ce mouvement de l'écriture s'imprègne en soi comme une ombre de parole et de silence nécessaire. Lors d'un entretien avec Dominique Sampiero, Bernard Noël dit du poème qu'il est «un moment de violente unité». Cette expression que j'emprunte relie, dans un même chemin, mon choix de quelques œuvres majeures à travers la grande diversité de la poésie québécoise contemporaine.

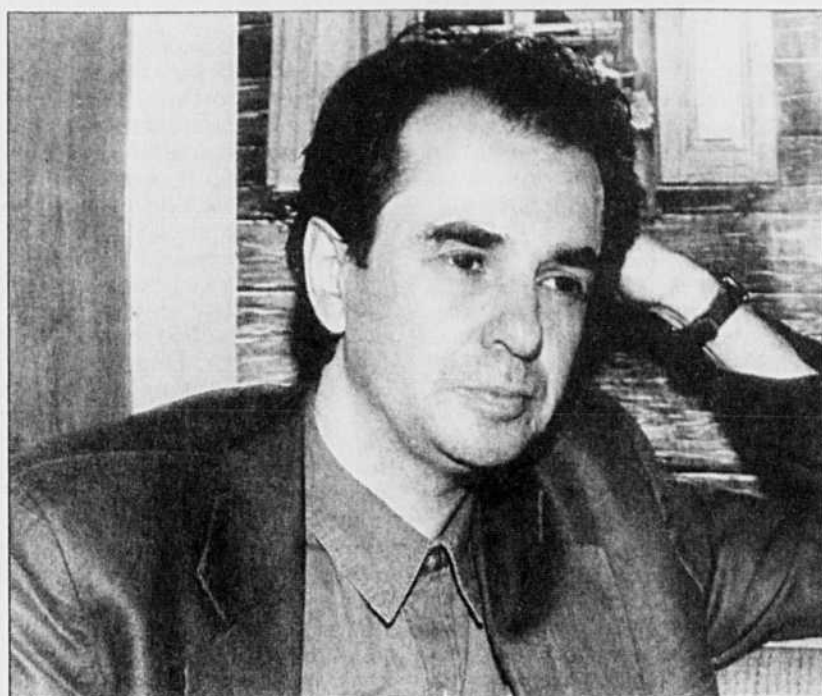
Pierre Ouellet

Vita chiara, villa oscura (Éditions du Noroit, 1994) représente une étape charnière dans la démarche créatrice de Pierre Ouellet. C'est un recueil qui condense les préoccupations philosophiques et poétiques de cet écrivain fasciné par l'étendue spirituelle du langage. S'inspirant de l'architecture de la célèbre villa Rotonda de Palladio, on retourne du côté de cette vie claire qui se cache dans les chambres obscures de la mémoire. Expérience sensible et affective, ce trajet illumine le sens non éclairci de notre rapport au monde.

Une telle parole donne refuge au temps afin de nuancer les contrastes de l'âme et du cœur: «*Branche de l'ère / Nouée au vent: / dans les gorges / Du ciel — sans fond / Les étoiles émettent / Leur cri de détresse / Il donne / Un sens de loin / Au son de ta voix / — miroir du vent / Embué de lait, de vérité.*»

Yves Préfontaine

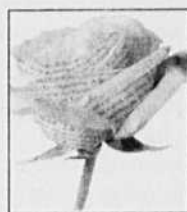
Malgré son importance fondatrice, on ne parle que très peu de la voix cruciale d'Yves Préfontaine. De ce chant poétique qui émerge d'une tension soutenue devant le fait paradoxal de vivre. C'est surtout avec *Le Désert maintenant* (Écrits des Forges, 1987) que cette démarche de pensée et d'écriture prend une ampleur nouvelle pour moi. En fait, il s'agit d'abord d'une collision brutale entre le monde intérieur et extérieur. On découvre dans ces suites, l'origine d'une quête



Pierre Ouellet

qui tend à redéfinir le centre d'une trajectoire universelle des choses.

A l'image des présocratiques, chaque élément engendre le devenir de cette genèse mystérieuse où l'on se retrouve à jamais: «*Comme ce sentier vers l'astre intérieur / où l'on se perd dans les ronces. / Et tout à coup la lumière investit la blessure / que l'on croyait mortelle. / Et certes mortelle la blessure. / Mais la lumière toujours plus loin / nous fait marcher contre la mort.*»



Louise Bouchard

Que dire lorsqu'on est confronté à une œuvre aussi forte que *L'Inséparable* (Les Herbes rouges, 1989) de Louise Bouchard? Poème dramatique ou lamentation imprégnée des figures de la mythologie grecque, ce recueil se compare à une descente subite vers le nœud primordial de l'attachement. À quoi correspond cette aventure au centre même de l'être? À vrai dire, ce livre ne pose qu'une seule question: quel est ce chemin qui nous mène vers notre vérité la plus secrète?

Autour de nombreux versets au souffle biblique, Louise Bouchard entre dans un questionnement circulaire à partir des conséquences tragiques que pose le destin individuel. On assiste alors à un acte de beauté et d'horreur qui s'efforce de traduire nos ultimes adieux au monde: «*Pendant la nuit, le cœur s'alourdit, / Déloge le rêve. / Les portes sont fermées. / Tu ne peux pas revenir même en songe / Dans ce qui fut ta joie. / L'abîme se creuse à tout moment, / C'est la règle. / Tu ne reposes nulle part, tu ne dormiras pas. / Qu'ils ignorent ton vrai visage, les enfants, / Laisse-les grandir pour la peine. / En attendant la prochaine rafale, va gagner ton pain, / Lève-toi, / Cède à la vie suppliante.*» De manière spontanée, j'ai toujours eu tendance à unir ce livre profond aux *Sibylles* (Arfuyen, 1992) de Marguerite Guidacci.

Gilles Cyr

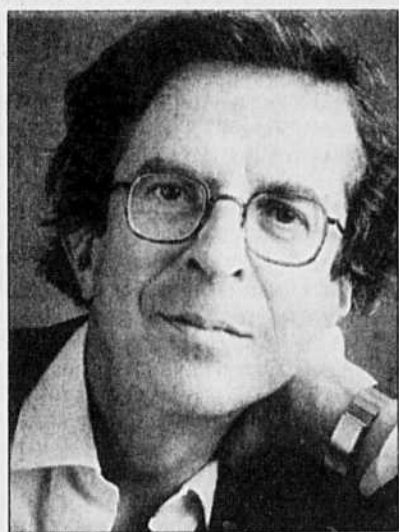
On reconnaît les poèmes de Gilles Cyr depuis cet espace fragile qui se révèle progressivement. En lisant *Songe que je bouge* (l'Hexagone, 1994), il faut toujours être attentif aux moindres détails afin de percevoir cette façon unique de lier les objets aux paysages. Il n'y a plus de chemins dans cette poésie, mais un regard capable d'inventer un horizon imprévu. À partir de quelques mots très simples, un lieu apparaît autour des pas d'un marcheur qui retient les obstacles du réel. Surprenante, cette forme de connaissance intuitive n'hésite jamais à se mesurer à l'ampleur des plus grandes traditions poétiques: «*Et tout au fond / les arbres difficiles / le vent aujourd'hui / n'aura pas rassemblé / c'est à quelle distance? / on se frotte les yeux / des champs ras / ne sont pas inutiles / autre chose est pris / aux mains ouvertes.*»

Martine Audet

Je termine avec mon parcours récent des *Doublures* (Éditions du Noroit, 1998) de Martine Audet. Voilà un recueil qui confirme les promesses d'une œuvre encore jeune. Dès les premières pages, un ton s'impose à partir de cette tension entre le dicible et l'indicible. Autour de quelques strophes de Paul Celan, un véritable dialogue s'installe afin d'éclaircir quelques grandes questions de l'existence.

Qu'est-ce qui unit la joie, les heures, l'amour et la mort? Tout se laisse entendre de façon elliptique comme s'il s'agissait des failles d'une réponse impénétrable: «*parfois la mort fait battre le jour / dans nos cœurs / voici l'œil mauve / et la joue grise / je longe le fleuve / revoici les oiseaux / que le vent multiplie.*»

On ne met fin à aucun trajet avec ces livres. Ils nous ouvrent à d'autres mondes possibles et à d'autres œuvres primordiales.



MICHEL DUBREUIL

Yves Préfontaine

À la rencontre de l'Amérique imaginaire

PIERRE NEPVEU
Intérieurs
du Nouveau Monde

«Un périple littéraire et affectif, écrit dans une langue admirablement précise et, à l'occasion, sensuelle.»

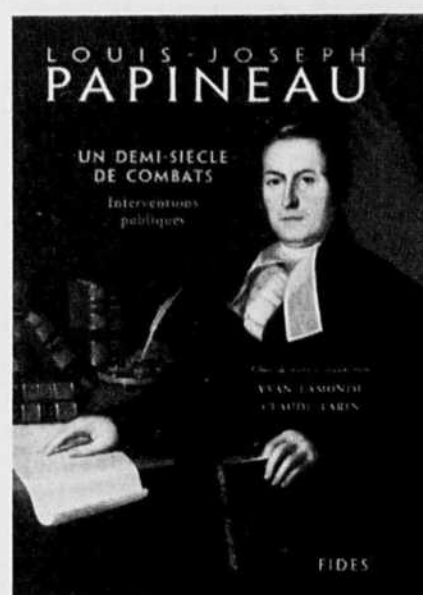
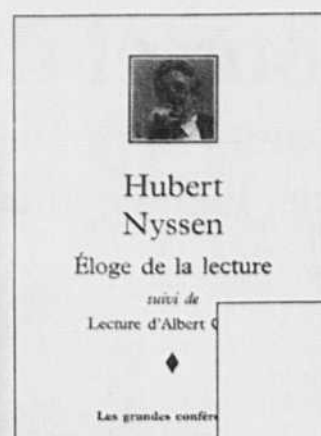
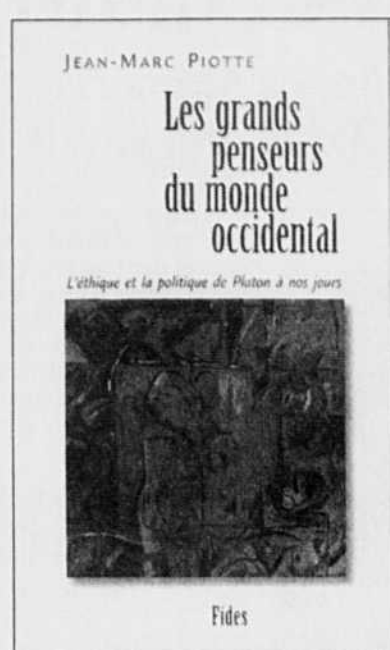
Robert Chartrand, *Le Devoir*

Intérieurs du Nouveau Monde est le récit d'un parcours personnel et d'une suite de rencontres. Rencontres avec des œuvres des meilleurs écrivains des deux Amériques — de Marie de l'Incarnation à Emily Dickinson, d'Alain Grandbois à William Carlos Williams — et rencontre, surtout, avec ce continent à la fois intime et inconnu, désiré et perdu, qui est le nôtre.

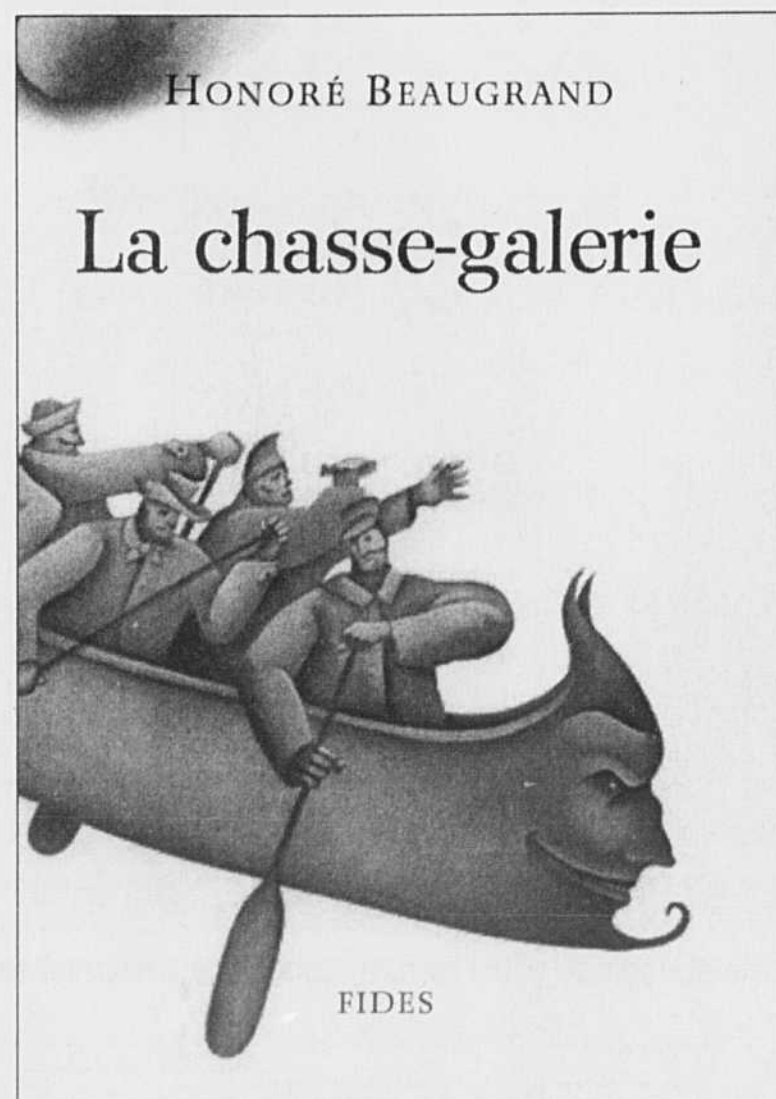
Romancier, poète et essayiste, Pierre Nepveu enseigne les lettres à l'Université de Montréal. Il est l'auteur de *L'Écologie du réel* (Boréal, 1988), prix Victor-Barbeau et prix Canada-Suisse.

Boréal
Qui m'aime me lise.

FIDES



À l'occasion de
la Journée mondiale du livre,
nous vous offrons
par l'intermédiaire de votre
librairie cette édition spéciale
de *La chasse-galerie*,
un conte qui fait partie
du patrimoine littéraire
québécois.



B O N N E L E C T U R E !

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

D'amour et de littérature

La Chair décevante, La Convention, La Memoria, Anna, Le Vent du diable, La Fille laide, L'Oiselière, La Vie à trois

BLANDINE CAMPION

Il y a des événements qui ne trompent pas. Naître un 23 avril, que l'on nomme cela prédestination, providence ou simple conjonction, est indéniablement un signe. Il y a ainsi des êtres qui ont de la chance, tel Obélix dans la marmite de potion magique, qui sont tombés «dedans» quand ils étaient petits. J'ai la douce conviction que cela est mon cas, moi qui suis venue au monde en ce fameux jour où il est de tradition d'offrir un livre et une rose aux êtres chers. Amour et littérature, avouez que l'on pourrait trouver pire comme présage à une existence. Et si j'ai toujours été portée à vivre ma rencontre avec la littérature en général, et avec la littérature québécoise en particulier, comme une histoire d'amour, mes intérêts de critique se sont portés avec plus d'acuité sur cette littérature qui s'est donnée comme mission de dire l'amour.

Voilà pourquoi j'ai choisi d'évoquer aujourd'hui, parmi tous les livres qui ont un jour marqué mon parcours de littéraire et de lectrice avide, quelques-uns des romans québécois, pour rester fidèle au champ de cette chronique, dans lesquels l'amour s'inscrit au cœur d'un récit, d'un discours, d'un style, hors des sentiers battus.

Jovette Bernier

La première de ces rencontres heureuses m'a été offerte par un petit roman paru en 1931: il s'agit de *La Chair décevante* de Jovette Bernier. En effet, il est impossible de lire ce texte sans être frappé par l'écart qu'il représente par rapport au discours habituel de l'époque, écart qui se situe notamment dans le refus d'accepter et de reproduire sans la critiquer une société patriarcale pourtant encensée par la majorité des écrivains. Ce roman manifeste une certaine audace, ce qui n'est pas rien en ce début du XX^e siècle: écrit à la première personne du singulier, il met en scène un personnage féminin, Didi Lamontagne, mise au ban de la société par son statut de mère-fille, sujet tabou s'il en fut. *La Chair décevante* nous fait donc entendre une voix que l'on a très longtemps poussée au silence: une voix de femme et, qui plus est, de femme qui souffre, revendique, conteste.



Jovette Bernier

ARCHIVES LE DEVOIR



Louise Dupré

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour donner force à cette voix, Jovette Bernier a dû trouver un nouveau langage, qui serait adapté à cette voix féminine menant tout le récit, un récit qui n'hésite d'ailleurs pas à rompre la linéarité chronologique. Un langage qui, comme le roman lui-même, se refuserait à entrer dans les cadres traditionnels, les débordant, les ferait éclater. La phrase de l'auteure ne cherche donc pas à imposer une interprétation de la réalité, elle donne à voir, elle suggère, et ce style nouveau (pour l'époque) déroutait parce qu'il laisse la place au sous-entendu, au non-dit.

Ainsi, si la structure patriarcale peut être définie comme une sorte de cube aux arêtes tranchantes, aux périmètres trop bien délimités, aux surfaces sans relief, le roman de Jovette Bernier apparaît quant à lui tout empreint de courbes, celles du corps féminin qui s'accepte enfin comme objet de désir. Sa surface, loin d'être plane, nous entraîne au cœur des choses et déborde continuellement les périmètres autorisés, dans un foisonnement de sensualité, de sentiments passionnés, de volonté de revanche. Il ne faut donc pas s'arrêter à son titre et relire ce petit roman étonnant.

Suzanne Lamy

Il est un autre roman, ou récit, dont la brièveté n'est à aucun moment un empêchement à la force d'évocation et à la profondeur psychologique. Un autre roman qui met sur le devant de la scène cette valeur première, l'intime. Je veux parler de *La Convention*, de Suzanne Lamy, paru en 1985. Ce texte d'une intensité à vous couper le souffle donne encore une fois la parole à une femme, Soria, tout à la fois narratrice, personnage et amoureuse, qui voit son amour pour François rongé par les griffes acérées de la maladie.

Ici encore, tout se joue entre ce qui peut être dit et ce qui atteint l'ineffable. L'amour, la douleur, le désir, s'enchevêtrent dans la fiction, comme s'entremêlent et se répondent en écho le discours de Soria, les lettres de François et le récit englobant du docteur F. Trois voix, trois regards, trois vérités s'accrochent pour une traversée, pour tenter de saisir une expé-

rience qui souvent échappe aux mots, pour créer, recréer ce qui s'est défait dans la mort de François. La sobriété de l'écriture, la beauté sensuelle des images, le questionnement tendu de la narratrice tentant de sauver ce qui peut l'être de son histoire, tout cela envoie le lecteur et donne naissance à l'un des plus beaux textes publiés au Québec.

Louise Dupré

La mort de l'amour, thème classique par excellence, a été revisité, régénéré par une autre écrivaine québécoise d'une manière particulièrement fine et pleine d'émotion. La critique comme le public ont d'ailleurs salué la sortie de ce roman de la mémoire et de l'amour perdu puis retrouvé: *La Memoria* de Louise Dupré.

Il faut se laisser emporter dans l'univers d'Emma, cette femme dont l'existence semble s'être effondrée avec le départ de son amant. Par petites touches légères, comme étonnée d'être encore en vie, Emma fera tout d'abord le tour de ce qui lui reste, réapprouvant son corps, son espace, ses souvenirs. Recroquevillée sur le centre de sa douleur, elle apprendra peu à peu à se reconstruire, à affronter puis à assumer la perte de ce qui appartient définitivement au passé. Faisant la paix avec la souffrance et ses fantômes, Emma reprendra le cours de sa vie, fragile peut-être, mais ouverte au monde, aux plaisirs, aux autres.

Ce livre se lit d'une traite tant son charme est fort, tant la voix que fait entendre le personnage résonne d'authenticité. Un autre cadeau de la littérature d'ici.

Major, Charlebois, Gauthier et Thériault

Je n'ai, jusqu'ici, évoqué que des romans écrits par des femmes, ce qui n'a rien d'un a priori. Les romanciers québécois ont eux aussi donné naissance à des textes forts, où s'inscrit toute la violence du désir, je pense notamment au *Vent du diable* d'André Major, ou à *La Fille laide* d'Yves Thériault. Ils se sont penchés sur les désarrois de la peine amoureuse, à l'exemple de Louis Gauthier avec *Anna*, un beau roman sur l'absence de l'être aimé et la dépendance de celui qui attend, ou de Jean Charlebois, qui déroule dans *L'Oiselière* un discours amoureux que la mort empêche d'atteindre sa destinataire. Enfin, ils ont analysé avec lucidité, décodé le processus d'érosion qui s'attaque au couple, une fois que l'amour s'est transformé en mieux en indifférence, au pire en haine, comme l'a fait Gilles Archambault dans *La Vie à trois*. Oui, j'aurais pu vous parler de tous ces romans de l'amour et de tant d'autres, qui ponctuent la littérature québécoise de leurs déclarations enflammées, de leurs aveux sensibles, de leurs désespoirs palpables. Mais ce sera pour l'an prochain. Et n'oubliez pas: le 23 avril, une rose et un livre pour ceux que l'on aime...

Significatifs et séduisants

L'Hiver de force, Un homme est une valse, Agonie, Vautour, Le Trésor de l'Île-aux-Noix

ROBERT CHARTRAND

L'auteur de ces lignes — j'essaie déjà de me dérober — aurait pu sans trop de mal choisir parmi les classiques de notre littérature les cinq œuvres qu'il estime les plus marquantes. Mais à quoi bon chanter de nouveau les louanges des Hubert Aquin, Gabrielle Roy, Anne Hébert, Yves Thériault, Marie-Claire Blais ou Gérard Bessette — oui, je sais: ils sont six déjà, et il en manque —, à moins d'en faire une relecture, ce qui n'est pas le lieu ici? Et puis, ces classiques, déjà consacrés par le public et la critique, n'ont que faire de l'appréciation personnelle d'un chroniqueur littéraire, si immodeste fût-il... Mais trêve de préambule! Voici, dans un désordre qui n'a rien de savant, cinq de nos romans qui me paraissent particulièrement importants et beaux, forme et sens confondus. Significatifs et séduisants. À l'exception du dernier, en lesquels j'ai surtout mis ma complaisance.

Réjean Ducharme

Pour le séisme que j'ai ressenti en le lisant et dont je ne suis heureusement pas encore remis, je retiens *L'Hiver de force*, de Réjean Ducharme. On me dira que ce n'est pas de jeu, que Ducharme est un classique que j'ai fort opportunément remis dans la liste ci-haut. J'en conviens, mais... je persiste. Si les premiers romans de Ducharme — *L'Avallée* en tête — avaient révélé une voix incontestablement neuve, inimaginable avant lui, on découvre dans *L'Hiver de force* une âpreté inattendue, même chez lui. Il y a là une critique drolatique de la vie moderne, aussi pertinente sinon davantage qu'elle ne l'était en 1973. Et ces personnages inoubliables, André et Nicole, joyeux martyrs de la vie précaire: aussi vulgaires que pudibonds, serviles que tyranniques, se laissant aller à de mauvais jeux de mots, veules, «têteux» et contents de l'être, ils quémangent l'affection sans vergogne et se replient sur leur quoti-

dien étrié en jouant — mais mal — la dignité offensée. Méditants et boudeurs, ils s'offrent à la bêtise du monde moderne, mangeant mal, s'abrutissant de culture populaire comme s'ils espéraient en toucher le fond: l'entreprise est sans fin, comme la réalité nous l'a appris depuis. *L'Hiver de force* est la chronique d'une dérive dérisoire, d'un refus radical du quotidien bête où, paradoxalement, les protagonistes tentent de se perdre dans une sorte de *cocooning* tragique qui liquide les illusions des années soixante et annonce, hélas!, la pauvreté désenchantée qui a suivi. Le constat d'André sonne comme un verdict sans appel: «Ça n'a jamais été aussi vrai que la vie n'existe pas.»

Pauline Harvey

Un homme est une valse de Pauline Harvey (Herbes rouges, 1992) est peut-être le roman d'amour le plus sensuel et le plus troublant qu'on ait écrit ici. Le désir, la passion y sont admirablement donnés à sentir, avec une audace tranquille. La narratrice qui écrit à son amant: «Vous ne m'intéresseriez pas si je ne vous aimais sexuellement» ne récupère pas à son profit une phrase d'homme. Nul mépris dans son discours amoureux; de l'impudeur, certes, mais où se glisse de la tendresse. L'homme est un objet, et c'est là, étonnamment, un hommage qui lui est rendu. La possessivité a même des vertus créatrices, alors que le plaisir sensuel est assimilé à celui de l'écriture. Ils sont beaux, ces amoureux qui peuvent dire à l'unisson: «Tant qu'il y aura des livres, des pages blanches et des feuillets noircis, nous serons irrésistiblement heureux.»

Jacques Brault

Peu de romans m'ont paru plus tragiques qu'*Agonie*, de Jacques Brault (paru en 1984 aux éditions du Sentier, puis réédité en 1990 chez Boréal). C'est un petit livre apparemment tout simple, mais d'une subtilité complexité, très construit. Le point de départ, pour un peu, pourrait prêter à sourire: comment un professeur, ridicule en classe et pitoyable dans la vie, peut-il intriguer, voire fasciner un de ses étudiants? Celui-ci cherche, en effet, à percer le mystère de l'autre, dans une surprenante relation pédagogique à retardement. Mais il y a dans *Agonie* plus et mieux que cela, que l'analyse minutieuse d'un poème d'Ungaretti, dont le titre est identique à celui du roman: un examen cruel de la médiocrité, de l'échec privé et politique, comme si la vie des deux personnages — et celle de la collectivité — n'était qu'une longue agonie, un combat individuel et collectif perdu d'avance. Le roman de Brault, à sa façon, est le versant noir de la «vie agonique» dont parlait Gaston Miron dans ses poèmes.

Christian Mistral

Grave également, mais ample et



Pauline Harvey

chatoyant: *Vautour* de Christian Mistral (XYZ, 1990). Cet adieu d'un jeune homme à un ami mort d'une crise cardiaque, c'est un véritable requiem. «Je veux maintenant m'approcher de cette chair menacée qui est celle de Vautour et permettre au lecteur tout loisir de se l'imaginer.» Ce garçon assez ordinaire, transfiguré par la parole de son chantre, devient un prince déchu, une figure quasi mythique. «Tu étais un lotus dans la boue, et je veux que ta mémoire encapsulée ici se marmorise, et je veux te faire une ovation.» Ce roman, c'est la douleur inconsolable de la perte d'un ami; c'est la mort vue en face, mais écrite, ne fût-ce que pour y survivre. Il semble qu'il ait aussi été le chant du cygne de son auteur.

À quoi bon chanter de nouveau les louanges des Hubert Aquin, Gabrielle Roy, Anne Hébert, Yves Thériault?

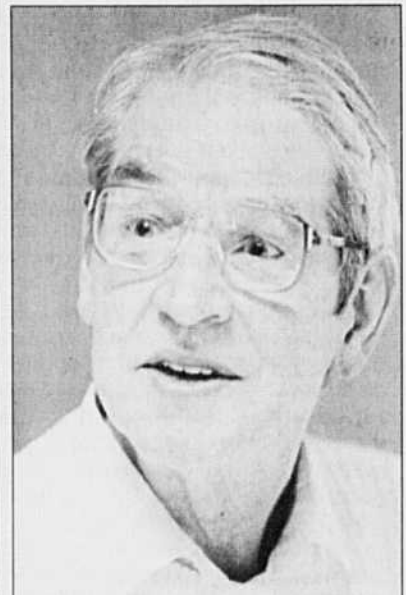
partie d'un cycle, baptisé *Vortex violet*, qui devait compter dix volumes — a peut-être été rattrapé par ses démons personnels...

Eugène Achard

Enfin, pour le souvenir ému que j'en garde, je veux signaler un livre, oublié comme son auteur et son éditeur, qu'on ne trouve plus guère que dans les bibliothèques. *Le Trésor de l'Île-aux-Noix*, roman canadien d'Eugène Achard, paru en 1947 à la Librairie générale canadienne, est un petit roman d'aventures assorti d'une leçon d'histoire, comme la plupart des récits d'Achard, une chasse au trésor — c'est la solde des militaires que l'un d'eux aurait dérobée, peu après la Rébellion de 1837, puis cachée dans le fort de l'île en question, n'ayant pu l'emporter avec lui — qui ne connaîtra son dénouement qu'un siècle plus tard. L'intrigue était juste assez bien menée pour plaire à l'enfant de dix ans que j'étais. Mais je m'étais surtout laissé prendre par la situation du narrateur, à la toute fin: il sait, depuis vingt ans, où se trouve le fameux trésor, et ne s'en est toujours pas accaparé! À la perspective de devenir riche quand il le voudra, il avoue «qu'un frisson de plaisir, frétillement comme un lézard en fuite, ricoche de vertèbre en vertèbre» tout le long de son dos; cependant, il diffère le moment de l'appropriation, car, dit-il, «cette certitude de devenir riche quand je le voudrai bien engendre, en mon esprit, une volupté incomparable dont je ne voudrais pas tarir la source par des actes irréfléchis». J'avais dix ans, et je découvrais soudain devant moi, écrit, le mécanisme du désir. J'étais ébloui. Et je sentais confusément que cet être de langage était mon frère: je lui ressemblais quand, en lisant, j'étais tout tendu vers la suite de l'histoire — toutes ces promesses devant! — et qu'il m'arrivait de ralentir, pour repousser l'approche de la fin.

Quelques années plus tard, en le feuilletant de nouveau — j'étais devenu malin entre-temps —, je remarquai les naïvetés du récit, et le message nationaliste qu'Eugène Achard y avait discrètement glissé. Ce trésor que se disputaient des Anglais et des Américains avait été dérobé au départ par un bon «Canadien», un dénommé Bernier, qui voulait s'en servir pour acheter des armes aux États-Unis et, de là, relancer la rébellion des Patriotes: notre nationalisme confisqué, ne restait qu'une querelle de gros sous disputées entre les «autres». Je n'en eus pas de chagrin. J'avais fait, depuis, bien d'autres lectures désirantes.

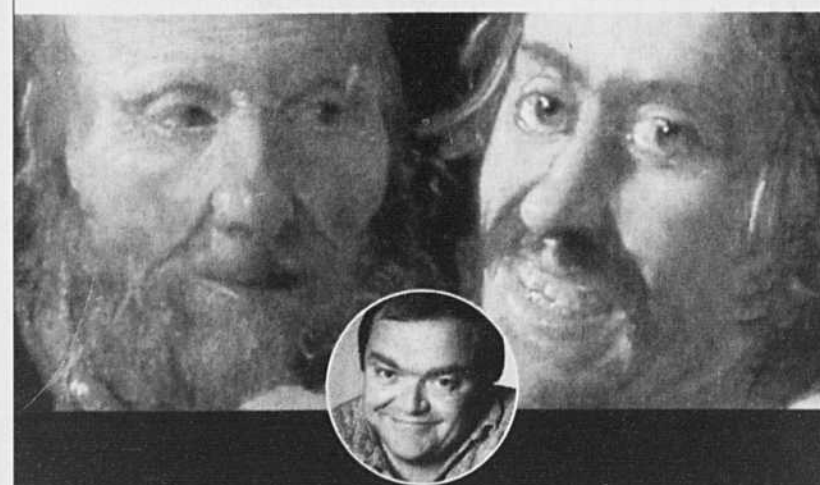
Et je ne pus jamais juger médiocre *Le Trésor de l'Île-aux-Noix*. J'avais ressenti en le lisant l'envol de mon imagination, et un grand bien-être physique. Il m'en est resté un goût inoubliable.



Jacques Brault

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Lecture publique interprétée par Benoît Dagenais



Cristoforo
Récits insolites d'un singulier voyageur

En présence de Willie Thomas
Lauréat du Grand Prix du livre de Montréal 1997

Malgré son infirmité, le cul-de-jatte Anastase de Saint-Just a su faire fortune dans le commerce des fourrures. Un grand roman qui remonte jusqu'à nos racines, à l'époque où l'Europe découvre avec ahurissement l'Autre Monde. Le nôtre!

Du 21 avril au 12 mai 1998 Entrée libre
Renseignements: Conseil des arts de la CUM, 280.3580

Dans le cadre de la Journée mondiale du livre le jeudi 23 avril, représentation de *Cristoforo* à 20 h, au Studio 1 de la Maison de la culture Rosemont-Petite-Patrie, précédée à 19 h d'une rencontre avec l'auteur Willie Thomas, à la Bibliothèque La Petite-Patrie, 6707, av. de Lorimier.



Concours JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE 1998

Courez la chance de vous envoler pour
BARCELONE

1^{ER} PRIX

Un voyage d'une valeur de 3 750\$ pour 2 personnes à BARCELONE, d'une durée de 1 semaine, y compris le transport en avion et l'hébergement.

2^E PRIX

Une reliure d'art du livre de votre choix d'une valeur de 200\$, offerte par Les Ateliers de la Tranchefile en collaboration avec Radio-Canada dans le cadre de l'émission *Samedi et rien d'autre*, diffusée sur les ondes de la radio de Radio-Canada de 7h à midi tous les samedis matins.

Afin de se qualifier pour le tirage, les participants doivent remplir le bon de participation et répondre à la question.

Le bon de participation devra être déposé chez un libraire participant avant le 23 avril 1998 à 23h.

Tirage: le samedi 9 mai 1998

En collaboration:

LE DEVOIR



Radio-Canada

ASSOCIATION DES LIBRAIRES DU QUÉBEC



Question: sur le conseil de votre libraire, quel a été le dernier titre acheté?

Réponse

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone (bur.)

(rés.)

(téléc.)

Les fac-similés sont acceptés, pas les photocopies. Les participants doivent avoir 18 ans et plus.

Les règlements du concours sont disponibles à l'Association des libraires du Québec, 1306, rue Logan, Montréal, Québec, H2L 1X1

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Portrait en pied
de l'intellectuelSITUATION DE
L'INTELLECTUEL CRITIQUE

La Leçon de Broch

Jacques Pelletier
XYZ, collection «Documents»
Montréal, 1998, 227 pages

L'intellectuel est-il mort? Bien sûr que non. Ils n'ont jamais été aussi nombreux si l'on qualifie d'intellectuels les personnes impliquées dans la vie de l'esprit. Les universités sont pleines à craquer et les livres abondent, encore qu'il ne faille pas confondre le contenant et le contenu. Pour Jacques Pelletier, la question serait plutôt la suivante: les intellectuels exercent-ils encore une fonction critique à l'égard de la société et des pouvoirs publics? Et si non, pourquoi? Comment expliquer cette perte d'audience et d'influence de l'intellectuel critique, de l'intellectuel engagé non seulement dans la défense des grands principes généraux des démocraties modernes, comme la liberté et la justice, mais des causes plus relatives liées à des conjonctures et à des combats spécifiques? Pourquoi n'y a-t-il plus de Zola, de Sartre, de Malraux, se demande Jacques Pelletier dans *Situation de l'intellectuel critique*? Réduits à une fonction de plus en plus instrumentale, les intellectuels peuvent-ils échapper à leur marginalisation progressive, à la caricature?

Pour répondre à ces questions, Jacques Pelletier dresse d'abord un portrait de la situation des intellectuels d'aujourd'hui. Un portrait sans surprise pour ceux qui connaissent les interventions du polémiste (*Les Habits neufs de la droite culturelle*, *Au delà du ressentiment*) ou du professeur de littérature pré-occupé par la question politique (*Le Roman national*). Un portrait qui souligne les moments forts de la dissidence québécoise que furent *Refus global*, *Cité libre* et *Parti pris*, et qui culmine avec la figure d'intellectuel révolutionnaire de son collègue et ami de l'UQAM, Jean-Marc Pottier, ou celle d'intellectuel «organique» de Fernand Dumont. Les prémisses de ce portrait d'ensemble se résument, on l'aura compris, aux mots clés d'une autre époque, des mots comme engagement, idéal social-démocrate, compagnon de route et révolution.

Le legs contesté
de Borduas

Une fois l'intellectuel inscrit dans un temps historique où dominent la réflexion engagée et la pensée dissidente, Jacques Pelletier s'occupe de lui montrer la voie à suivre au présent, les lieux d'intervention actuels. Cette seconde partie de son essai reprend pour l'essentiel les positions défendues ces dernières années dans les débats qui l'ont opposé à Jean Larose, Marc Angenot et François Charron, tous coupables à des degrés divers de proposer une image élitiste de l'écrivain, de sombrer dans le colonialisme (Larose), le nihilisme (Angenot) ou le mysticisme.

De ces «vieilles» disputes, celle contre Charron reste la plus pertinente, ne serait-ce que parce qu'on vient de rééditer aux Herbes rouges *La Passion d'autonomie*, un essai paru en 1982 dans lequel l'écrivain est défini comme un être imprograble porté par une «splendide et solaire royauté». Pelletier n'aime surtout pas que Charron se réclame du *Refus global* alors que le manifeste tant convoité se voulait une critique acerbe du judéo-christianisme. Alors que pour Charron, le projet nationaliste consacre l'écrivain d'une manière qui rappelle les mauvais jours de l'abbé Groulx, pour Pelletier, le contenu du néonationalisme (chez Michèle Lalonde par exemple, spécifiquement attaquée par Charron) diffère totalement du projet corporatiste de Lionel Groulx.

Par ailleurs, l'essayiste, curieusement, ne prend pas position dans ce qu'il appelle l'affaire Sroka-LaRue, cette «querelle dans laquelle les invectives et les insultes tenaient lieu d'arguments», qui portait pourtant sur le rapport de la littérature à la question nationale. Il est vrai que Mme LaRue défend l'ambiguïté de la littérature.

La discussion sur la notion de discours social pourra, enfin, paraître assez oiseuse aux non-initiés. M. Pelletier prend la peine de synthétiser la montagne de travaux récents sur la question des rapports entre discours social et littérature (Angenot, Bourdieu, Dumont et Popovic) pour accoucher finalement d'une souris et annoncer une recherche à venir sur le roman de la Révolution tranquille, qui permettrait de donner au discours social la place qui lui est due dans le champ littéraire. Qu'on se le dise, la littérature n'est jamais une fin en soi. Pourtant, le discours social, pour M. Pelletier, a une finalité qui est politique (au sens large). La discussion générale sur l'intellectuel n'a ici de sens que



SOURCE ÉDITIONS XYZ

Les portraits de Hermann Broch et Jean-Marc Pottier par Sergio Kokis: le mort et le vivant face à face pour la suite de la révolution.

dans la mesure où l'on croit au sens de l'Histoire.

L'intellectuel en acte

Situation de l'intellectuel critique prend ensuite une tournure carrément autobiographique. Pourquoi ne pas raconter, après Régis Debray et quelques autres (pas assez nombreux au goût de l'auteur: le bilan des années de fervent reste à faire), mon expérience militante?, se dit M. Pelletier, qui s'est impliqué dans multitude de groupes populaires, d'organismes étudiants, de mouvements indépendantistes ou révolutionnaires. Aujourd'hui encore, nous révèle-t-il, il a honte de

n'être pas allé au Vietnam comme ses héros Régis Debray ou Pierre Goldman. Jacques Pelletier, on le sait maintenant, aurait voulu être un artiste de la guérilla, mais il devra se contenter d'être un marginal parmi les marginaux, toujours plus à gauche que les gauchistes qu'il fréquentait.

L'essai débouche donc temporairement sur un témoignage de ce qui reste des «grandes espérances» d'autrefois, de la manière dont ces espérances s'incarnent dans des pratiques contemporaines plus modestes — sur lesquelles l'auteur reste curieusement très vague.

Pour M. Pelletier, le modèle de l'intellectuel critique est à la fois mort et vivant. Le mort, c'est l'écrivain austro-allemand Hermann Broch, à qui il consacre la dernière partie de son livre et qu'il place d'emblée dans la lignée des grands romanciers modernes comme Balzac, Zola, Proust et Joyce. À ceci près que Broch, contrairement aux autres grands écrivains, a intégré sa

production romanesque dans un contexte philosophique et social qui englobe la sphère artistique, qui la dépasse, et s'est engagé concrètement dans la transformation du monde (Broch lui-même opposait d'ailleurs le vrai intellectuel au littérateur, cet intellectuel irresponsable appelé à disparaître). Bref, Broch est un contemporain capital. Pour Jacques Pelletier, l'œuvre littéraire est un moteur à deux temps: elle rend d'abord intelligible le désarroi de l'homme contemporain, elle relance ensuite la réflexion sur le Sens de la vie. Avec un grand S, oui. Elle ne doit pas seulement ouvrir les yeux du lecteur, elle doit aussi lui prendre la main. Le vivant, c'est Jean-Marc Pottier, à qui le livre est dédié pour «avoir maintenu le cap contre vents, marées et sirènes de l'époque». La couverture du livre nous montre d'ailleurs les deux réunis côte à côte par des dessins de Sergio Kokis, le mort et le vivant face à face pour la suite de la révolution.

Comment expliquer la perte d'audience et d'influence de l'intellectuel critique, disions-nous au début? Finalement, Jacques Pelletier est peu disert sur les causes de cette dégradation du statut de l'intellectuel. Il se contente de la constater et d'évoquer des trajectoires particulières — Broch, Pottier, la sienne, Dumont dans une moindre mesure — pour montrer qu'il y a encore de l'espoir. Si l'on veut, bien sûr, se donner la peine d'avoir de l'espoir, l'ennemi mortel étant le cynisme.

Situation de l'intellectuel critique est un portrait en pied de l'intellectuel qui avait rendez-vous avec l'Histoire, qui l'a raté, mais qui en redemande. De l'intellectuel qui a manqué de pot. Ou de nez. Un portrait en pied de nez aurait été plus rigolo.

rosal@videotron.ca

l'occasion de la
journée mondiale
du livre

Jeudi 23 avril
Venez rencontrer
Suzanne JACOB
Normand de BELLEFEUILLE
Nicole BROSSARD
et Geneviève LETARTE

la librairie Gallimard
3700 boul. Saint-Laurent
tél: (514) 499-2012

de 17.00h à 19.00h

**On ne trouve pas que du Gallimard,
à la librairie Gallimard.**

Le 23 avril
QuébecAmérique
vous offre...Jacques Allard Jean-Pierre April Ariane Archambault Madeleine
Arsenault Noël Audet Frédéric Back François Barcelo Jean-FrançoisBeauchemin Yves Beauchemin Yves Beauchesne Alain
Beaulieu François Beaulieu Jean Beaunoyer Jean-
Pierre Bélanger Gérard Bessette Conrad Black Tania
Boulet Richard Bourgault Stéphane BourguignonYvon Brochu Marcel Brouillard Mathias
Brunet Reynald Cantin Joël ChampetierPaul-André Comeau Jean-Claude Corbeil Jacques Côté
Léon Courville Céline Cyr Paule Daveluy Normand
de Bellefeuille Paul de Grosbois Marie-Éva de VillersMarc Degryse Dominique Demers Guy
Deshaies Marc Deulceux Sylvain Dodier Georges Dor
Jasmine Dubé Christiane Duchesne Sarah Ellis
Guy Gavriel Kay Louis Hémond Marc Fisher Claude
Fournier Bénédicte Froissart Marie Gagnier Alain-G.Gagnon Cécile Gagnon Charlotte Gingras
Stella Goulet François Gravel Yves Jasmin FrançoisJobin Viviane Julien Jack Kérourac Raphaël Korn-
Adler Nicole Labelle-Ruel Marc Laberge Marie-LiseLabonté Micheline Lachance Bernard
Lamothe Laurent Lapierre MoniqueLaRue Gilbert La Rocque Jacques Lazure Claude
Le Bouthillier Sylvain Lelièvre Jean Lemieux ThierryLenain René Lévesque Gilles Léveillé Marie Malo
Maurice Marchon Michèle MarineauCarmen Marois Robert Martel Johanne Mercier Sylvain
Meunier Liliane Michaud Solange Monette SergeMongeau Denis Monière Charles Montpetit Clo Morin
Jean Benoît Nadeau Jules Nadeau Gérald NicosiaMireille Noël Paul Ohl Madeleine Ouellette-Michalska
Claude Paquette Guy Parent Jacques Pasquet RobertPatenaude Thierry C. Pauchant Stanley Péan Denis
Pelletier Jean-Jacques Pelletier MarioPelletier Réjean Pelletier Pierre Pigeon
Marcia Pilote Patricia Pitcher Charles-Albert Poissant Anique Poitras Daniel
Poliquin Pierre Poulin Monique Proulx BrigittePurkhardt Esther Rochon Paul Rousseau Maryse Rouy
Marie-Claude Roy Sonia Sarfati Michel Sarra-Bournet Thérèse-IsabelleSaulnier Joseph Schull Daniel Sernine David Shinkel Anne-Marie
Sicotte Maggie Siggins Patricia Smart Donald SmithThierry Soufflard Scott Symons
Jacques Thiffault Gilles Tibo MivilleTremblay André Truand Hélène
Vadeboncoeur André Vanasse LiseVekeman Claude Villeneuve Pierre
Vincent Élisabeth Vonarburg

... DES LIVRES !

Concours La Bibliothèque Québec Amérique
1000\$ de livres à gagner!

Le gagnant pourra sélectionner les livres de son choix parmi tous nos titres!

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ Téléphone : () _____

Pour participer, retournez ce coupon à l'adresse suivante :

Concours La Bibliothèque Québec Amérique, 329, rue de la Commune Ouest,
3^e étage, Montréal (Québec) H2Y 2E1

(Coupons de participation originaux seulement)

Tirage au sort le 15 mai 1998

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

D'un livre à l'autre

ROBERT SALETTI

Débute par une précision, qui peut éclairer mon travail de chroniqueur. Je n'ai jamais cru, n'ai jamais su, que je deviendrais un jour un «spécialiste» des essais québécois. Avant tout lecteur de littérature et particulièrement de romans, seul un concours de circonstances, somme toute heureux, m'a conduit un jour, il y a déjà de cela quelques lustres, à tenir une chronique dans un domaine connexe à l'écriture de fiction. Par ailleurs, des études en littérature comparée m'ont amené à penser que les littératures nationales sont souvent tout sauf homogènes. L'écrivain est toujours sur la tâche aveugle des systèmes, en dérive, c'est un joker, un mana, un degré zéro, le mort du bridge, disait Barthes, qui était Français, il est vrai. J'ai parfois tendance à croire qu'il y a dans le fait de couvrir l'ensemble des livres d'idées publiés au Québec ou écrits par des auteurs domiciliés ici quelque chose au mieux d'impossible, au pire de factice. Mais étant un homme de défis et curieux de ses limites, je continue de plonger, à la recherche de ces livres qui peuvent briser, selon le beau mot de Kafka, la mer glacée en nous.

Malgré les turbulences politiques de son histoire — certains diraient : à cause d'elles —, le Québec a produit sa part de grands auteurs ou de grands essayistes qui ont su manier l'esprit comme la plume, qui ont eu le souci combiné des idées et de la façon de les exprimer. Si je devais emporter cinq livres ou cinq auteurs québécois sur une île déserte (mais dotée d'un bon fauteuil), je me tournerais évidemment, pour des raisons désormais évidentes, vers des stylistes, des écrivains

au sens propre, délaissant beaucoup d'auteurs importants dans leur domaine spécifique, dont le seul défaut, du point de vue qui est ici exprimé, aura été de privilégier le contenu au détriment (relatif) de la forme.

Jules Fournier

Commençons par le XIX^e siècle, la perspective historique étant toujours utile. Mon choix personnel se porterait sur le «journaliste de combat» Jules Fournier pour l'ensemble de son œuvre, comme on dit, mais surtout pour *Mon encrier*, un recueil d'articles dont je garde le meilleur souvenir, même si sa lecture remonte à plusieurs années. Critique littéraire et politique, pasticheur sachant manier la parodie et l'ironie, Fournier est, comme Olivier Asselin et Arthur Buies, un homme de son siècle, cultivé, puriste et franc-tireur. Ses *Souvenirs de prison* sont assez drôles. Fait anecdotique mais cocasse, la lecture de *Mon encrier* m'avait été conseillée par feu Jean-Ethier Blais, dont je n'ai jamais partagé, par ailleurs, la vision des choses et du monde, comme le lecteur assidu de la chronique d'essais québécois le sait sans doute.

Fernand Dumont

Allons ensuite aux modernes parmi lesquels un nom saute aux yeux, pour l'ensemble de son œuvre lui aussi : Fernand Dumont. Tout a sans doute été dit sur la pertinence et la profondeur de cet œuvre de même que sur la polyvalence d'un des plus grands penseurs. A choisir un ouvrage en particulier, je pencherais du côté du *Lieu de l'homme*, publié en 1968. A une époque de grande effervescence culturelle et politique, Dumont y cherche une voie médiane entre le langage et la conscience histo-

rique. Le lecteur amateur de grandes synthèses pourra, quant à lui, se tourner plutôt vers *Genèse de la société québécoise*, un essai-bilan essentiel à la compréhension des grands enjeux de l'histoire des idées au Québec.

François Ricard

Même si cet essai constitue une critique sans concession d'une époque à laquelle, comme pratiquement tout le monde qui a aujourd'hui entre 40 et 50 ans, j'ai pourtant foncièrement adhéré, mon troisième choix serait *La Génération lyrique* de François Ricard, un auteur dont le principal défaut est de ne pas publier suffisamment. L'ouvrage a été largement encensé à sa sortie (y compris par moi-même), puis est tombé dans un certain oubli dont il mériterait d'être sorti, compte tenu que la perspective générationnelle qui le fonde n'est en rien exclusive et qu'elle ouvre plutôt à bien d'autres interprétations de ce qui s'est passé entre 1960 et aujourd'hui. M. Ricard est de plus un styliste méconnu.

Morin, Bertrand et Taylor

Dans le domaine philosophique, je me souviens avoir été passablement ébranlé il y a une vingtaine d'années par la lecture du *Territoire imaginaire de la culture* de Michel Morin et Claude Bertrand, à cause de la perspective individualiste et nord-américaine — originale à l'époque — avec laquelle le phénomène de la culture y était envisagé. Mais aujourd'hui, je choisirais plutôt *Grandeur et misère de la modernité* de Charles Taylor, peut-être l'ouvrage qui donne l'accès le plus clair et le plus facile à une des réflexions philosophiques les plus nécessaires de cette fin de siècle.

Ginette Pelland

Et finalement, parce que j'ai toujours eu un petit faible pour la psychanalyse et que souvent les psychanalystes, quand ils évitent le jargon spécialisé et l'épate stylistique — ce qui n'arrive pas si souvent, il faut bien le dire —, font d'excellents essayistes, et aussi parce que je tenais à ce qu'il y ait au moins une femme dans ce monde d'hommes, je jette mon dernier dévolu sur Ginette Pelland, dont les ouvrages, au-delà de leur spécificité psychanalytique, permettent indirectement de comprendre la société et le Québec modernes mieux que bien d'autres qui ont la prétention de le faire directement. À cause de la généralité de son propos, je retiendrais *La Peur des mots* paru en 1993.

Il va sans dire que ces livres renvoient à des lectures personnelles, ou alors à une interprétation personnelle de lectures faites dans un cadre professionnel (!). Je ne prétends en rien esquisser, par ces mentions, une histoire de l'essai québécois. Ils renvoient plus simplement, plus essentiellement aussi, à des plaisirs de lecture.

LITTÉRATURE POLICIÈRE

Ça va saigner

Maigret, Sam Spade, Philip Marlowe, Matt Scudder et les Navajos

Jamais les collections consacrées à la littérature policière n'ont été aussi nombreuses qu'actuellement. Elles se comptent par dizaines. Elles se comptent beaucoup. C'est dire le nombre d'auteurs disponibles. C'est dire également que choisir les cinq plus grands du genre...

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

C'est l'enfer! Il en est ainsi et il ne peut pas en être autrement parce qu'identifier les cinq incontournables — cinq et non dix! — du polar revient à élaguer un contingent non négligeable d'auteurs souvent passionnants. Hélas! Ça va saigner.

Car il faut choisir... choisir parmi ou plutôt entre Jim Thompson, Jean-Patrick Manchette, Sébastien Japrisot, John Harvey, Charles Willeford, Raymond Chandler, Dashiell Hammett, Patricia Highsmith, Ed McBain, Manuel Vasquez Montalban, James Ellroy, Jerome Charyn, Lawrence Sanders, Chester Himes, Russell Greenan, Daniel Pennac, Jean-Bernard Pouy, Agatha Christie, P. D. James, Georges Simenon, Donald Westlake, William McIlvane, Robin Cook, Elmore Leonard, Ruth Rendell...

Il faut en choisir cinq parmi une foule. Foule? Comparativement aux autres genres de la fiction, de la blanche à la science-fiction en passant par on ne sait trop quoi, la noire, cette littérature du caniveau, est encombrée. Enfin, encombrée, c'est mal dit. Disons qu'il s'agit là d'un genre attirant proportionnellement davantage d'écrivains que les autres genres.

Alors, ces cinq, ils arrivent? Woh... Un instant! Ils seront là une fois qu'on aura confié que le choix a été fait en fonction de leur influence respective et de leur temps d'entrée dans l'histoire. Ils seront là une fois qu'on aura également précisé que le choix a été confectionné après un long conciliabule avec le collègue Paul Cauchon.

Puis? Faisons vite. Les cinq plus grands auteurs de romans policiers sont Georges Simenon, Raymond Chandler et Dashiell Hammett *ex aequo*, Tony Hillerman et Lawrence Sanders *ex aequo*, Robin Cook. Ça fait six? Sot ouate?

Georges Simenon

Simenon, Simenon, Simenon... Parce que, comme l'observa finement le doux Marcel Aymé, «Simenon, c'est Balzac moins les longueurs». Parce qu'avec Maigret, il mit en scè-

ne le premier flic crédible ou réaliste. Parce que bien de ses romans durs sont des romans noirs. Parce qu'il était à la recherche de l'homme nu. Parce qu'il nous fait voyager comme aucun autre écrivain. Parce qu'il aime le lapin à la moutarde et le brouilly. Et peut-être bien, voire surtout, parce que son ex-libris, sa règle d'or, se lisait comme suit: «Comprendre et ne pas juger.» C'est pas beau, ça!

Mais aussi parce qu'il a toujours «tenu ses personnages à bout de bras». Parce qu'écrire, «c'était presque une recherche de moi-même. Ce que j'appelle la recherche de l'homme, c'est la recherche de moi-même, puisque je ne suis qu'un homme comme les autres. En écrivant des romans, j'avais l'impression de me rapprocher de l'homme, d'entrer dans la peau des personnages. Il y a des romans écrits par le subconscient, littéralement. On se met dans la peau d'un personnage, on ne sait pas du tout où il va nous mener. On le suit au jour le jour et ce n'est qu'au dernier chapitre qu'on sait ce qu'il lui arrive». Parce que pour lui, Faulkner est «le plus grand écrivain du siècle».

Simenon, parce qu'il a signé soixante-dix Maigret. Mais parce qu'il a également écrit *Quartier nègre*, *Le Locataire*, *L'Assassin*, *Le Testament Donatieu*, *Les Suicides*, *La Marie du port*, *Un nouveau dans la ville*, *La Mort de Belle*, *L'Horloger d'Everton*, *Les Fiançailles de M. Hire*, *La neige était sale*, *Trois chambres dans Manhattan*, *Les Fantômes du chapelier*, *La Veuve Couderc*, *Le Bourgmestre de Furnes*... Parce qu'au fond, Simenon fut et demeure la voix de «ceux qui savent mais se taisent».

Chandler et Hammett

Raymond Chandler et Dashiell Hammett. À propos du second, le premier jour constata: «Hammett a sorti le crime de son vase vénitien et l'a flanqué dans le ruisseau.» Il est vrai qu'il y a un avant et un après Hammett. Avant, ces histoires de bruit et de fureur qui ponctuent bien des destins qui circulent ici bas étaient pour ainsi dire inexistantes. Les Conan Doyle, Agatha Christie, Gaston Leroux et quelques autres, si divertissants soient-ils, étaient un tantinet trop ésotériques.

Avec Hammett, le réalisme fait enfin son entrée dans le polar. On abandonne les vicomtes et les duchesses pour le détective, cigarette au bec, usant du cynisme comme une arme de poing parce qu'il sait fort bien que la nature humaine, ce n'est pas toujours beau. Avec Hammett, finis les effets de manche. Usant d'un style sobre, dépouillé, cet écrivain que la Commission McCarthy tortura particulièrement parce qu'il osa dénoncer l'hypocrisie de la société américaine fut l'inventeur du prototype du privé. Il a créé un personnage — qu'on pense seulement au Sam Spade du *Faucon maltais* — que des dizaines depuis lors s'appliquent à copier. À lire et relire: *La Cité de verre*,



Le Faucon maltais, La Moisson rouge.

Chandler aura le génie, et rien de moins, que de transformer le privé à la Hammett en un privé depuis lors jamais égalé. Il s'agit évidemment de Philip Marlowe. Celui-ci est un contemplateur, un individualiste révolté davantage caustique que cynique, un réaliste qui sait que la corruption sommeille en chacun de nous, un solitaire qui aime bien s'isoler son scotch dans l'ombre de son bureau en méditant sur le mal. Marlowe a mal comme Chandler avait mal en société tout en ayant été libre... libre... libre! Et puis Chandler, c'est peut-être bien le style du polar. Qu'on lise seulement la version intégrale de *The Long Goodbye* dans la Noire de Gallimard. C'est le polar parfait.

Block, Hillerman et... Cook

Lawrence Sanders et Tony Hillerman... Parce qu'ils ont accompli pas mal de choses et qu'ils sont toujours de ce monde et qu'il fallait bien choisir des écrivains encore en activité, hein! Alors, le Block, pourquoi? Comme l'a soufflé le collègue Cauchon, Block est au fond un point de convergence. Son privé, Matt Scudder, est un grand privé comme l'ont été avant lui Spade et Marlowe. Qui plus est, il maîtrise les mécanismes inhérents à ce qu'on appelle le procédurier comme les héros d'Ed McBain les maîtrisent. Block, c'est un peu Hammett et un peu McBain. C'est pas mal.

Tony Hillerman, parce que c'est l'introduction de l'ethnologie dans le polar. C'est énorme. Avec Hillerman, l'enquête évolue à un rythme, un temps, totalement étranger à ceux et celles qui portent des montres. On est dans un temps pour nous relatif, mais pas pour les enquêteurs navajos de Hillerman. Hillerman, c'est également une géographie splendide. Celle des contrées désertiques de l'Arizona, de l'Utah et du Nouveau-Mexique. Lire Hillerman, c'est apprendre une cosmogonie, celle des Navajos, qui a la vertu du rêve. Qui n'est que rêve.

Robin Cook? C'est tout simple. Il est probablement le plus grand auteur contemporain de roman noir. En tout cas, il est celui qui aura injecté dans le polar à la *british* le réalisme du «noir, c'est noir».

NOROÎT
C.P. 156, succ. De Lorimier, Montréal (Québec) H2H 2N6
Téléphone et télécopie : (514) 563-1644

Nouveautés

Martine Audet, *Doublures* 12\$
Yong Chung, *La langue oubliée* 12\$
Hugues Corriveau, *Le livre du frère* 12\$
Bertrand Laverdure, *La maison* 12\$
Clarisse Tremblay, *Brisants* 12\$

DISQUE COMPACT POÉSIE / MUSIQUE
Autour du temps, Anthologie de 15 auteurs-
José Acquelin, Geneviève Amyot, Paul Bélanger, Claudine Bertrand,
Nicole Brossard, Paul Chamberland, François Charron, Denise
Desautels, Hélène Dorion, Louise Dupré, Madeleine Gagnon,
Suzanne Jacob, Fernand Ouellette, Yves Préfontaine, Jean Royer

Lus par les auteurs-
Musique de **Violaine Corradi**
Livre 12,95\$ - Disque compact 16,95\$ - L'ensemble 25,95\$

Pour tout savoir, faites connaissance avec votre BIBLIOTHÉCAIRE et son équipe.

CONNAISSANCE
(kənəsās), n.f. (Connaissance, XI^e;
I. 1^o 1^{re} Le fait ou la manière de con-
naître. «Toute connaissance est
une réponse à une question»
(BACHELARD). 5^o (XVII^e). Les
connaissances (sens objectif) : ce
qui est connu; ce que l'on sait,
pour l'avoir appris. V. Acquis, cul-
ture, éducation, érudition,
instruction, savoir, science.
Approfondir, enrichir ses connais-
sances par l'étude. Agrandir le
cercle, le champ, étendre la sphère
de ses connaissances. Ensemble
des connaissances. V.
Encyclopédie. «Les connais-
sances nous suivent tout le reste de
notre vie, nous sont toujours utiles
dans toutes les branches de la
vie» (STENDHAL). — (Sing. collectif)
connaissance. V. Savoir, science.
III. 1^o Relation qui s'établit entre
personnes. 3^o Par ext. Faire con-
naissance avec qqch. V.
Découverte.

MONTREAL
c'est toi ma ville!

<http://www.ville.montreal.qc.ca/biblio>

LE BONHEUR DE L'IMPOSTURE
Hubert Nyssen

«[...] il y a là une chair romanesque vive et riche, on ne peut refuser ce beau voyage oedipien dans la «mère patrie» de l'écriture, dans cette Albanie où l'imposture cultive de furieux bonheurs [...]
Ghislain Cotton, *L'Express*

«[...] un roman attachant et quelquefois impudique. Pas de doute, Hubert Nyssen est un conteur, un vrai.»
Alexis Liebaert, *L'Événement du jeudi*

«Aussi, outre qu'il passionnera les cœurs fiévreux, *Le Bonheur de l'imposture* porte-t-il loin. [...] Nyssen n'a en rien renoncé à la vastitude. Tant mieux!»
Gérard Guégan, *Sud Ouest*

ACTES SUD / LEMÉAC

COLLOQUE
Poésie québécoise et histoire littéraire
Le 24 avril 1998 (9 h - 17 h)
Université de Montréal
Pavillon 3200, rue Jean-Brillant, salle B-3275

Colloque organisé par Michel Biron et Benoît Melançon dans le cadre de la programmation scientifique du Centre d'études québécoises du Département d'études françaises de l'Université de Montréal.

Avec la participation de Michel Biron, Jacques Blais, Lucie Bourassa, Laurent Mailhot, Gilles Marcotte, Robert Melançon, Élisabeth Nardout-Lafarge, Pierre Nepveu et François Paré.

CETUQ
UNITE ÉTUDES QUÉBÉCOISES

Informations:
CETUQ (343-7369)

Cinq romans québécois du XIX^e siècle à découvrir

Les Éditions de la Huit : 418-659-7715
747, des Maltz, Sainte-Foy G1X 3C8
<http://www.cargodm.qc.ca/laHuit>
Distribution UNIVERS : 1-800-859-7474

Bataille d'âmes
Pamphile Le May
361 p., 23 \$

Le Pèlerin de Sainte-Anne
Pamphile Le May
449 p., 23 \$

Sabre et scalpel
Napoléon Legendre
253 p., 23 \$

Nicolas Perrot
Boucher de Boucherville
184 p., 23 \$

Pierre et Amélie
Édouard Duquet
228 p., 19 \$

Commandez vos livres chez Renaud-Bray
Nous expédions partout au Québec poste ou messagerie.
Montréal : 342-2815
Extérieur : 1-888-746-2283
E-mail : sad@renaud-bray.com

LIVRES

FEUILLETON

Les livres de chevet

On est le lecteur et l'amoureux qu'on mérite d'être

Est littéralement sourd à lui-même celui qui n'entend pas la littérature, cette part retrouvée-inventée de soi-même à travers un autre. Tout écrivain est un interprète. Ce qu'il nous propose à chaque ligne de son œuvre, c'est une vision du monde en action, vision plus ou moins complexe, plus ou moins riche en information, en savoir, en expérience. Sans tenir compte de la démocratisation galopante des goûts et des valeurs qui voudrait aujourd'hui nous faire croire que plus aucune hiérarchie ne tient — et cela, en raison du poids d'humanité attaché à chaque expérience humaine —, tous les « regards » ne se valent pas.



Jean-Pierre Denis

Sans remettre en question la qualité propre à chaque expérience humaine, à chaque vie, il faudra bien un jour de nouveau comprendre que certaines œuvres sont plus riches que d'autres, que le degré d'expérience qu'elles nous font partager («le fait d'éprouver quelque chose, considéré comme un élargissement ou un enrichissement de la connaissance, du savoir, des aptitudes», nous dit le Robert), le pouvoir de révélation qu'elles provoquent, le caractère formateur qu'elles recèlent, l'ouverture de conscience qu'elles induisent, la langue dont elles nous font don, dépassent de loin ce que d'autres ont à nous offrir.

J'entendais l'autre jour à Bouillon de culture Fabrice Lucchini (ce pitre magique qui nage dans les œuvres classiques comme un poisson lumineux et possédé) défendre la grandeur de La Fontaine, l'absolue générosité de son œuvre, la rigueur où elle nous tient, au cœur de la langue et de son génie, d'extraire du plus petit fait une admirable leçon de vie et de savoir. En effet, il est des écrivains dont l'univers est si vaste qu'il nous faudrait une vie pour en faire le tour, du moins, hypothétiquement, autant de temps qu'a pris l'auteur lui-même à le construire.

Et puis, toute œuvre de valeur s'offre comme une résistance, une opacité qui ne se donne à lire qu'à celui qui fait l'effort de la déchiffrer. Ce n'est pas pour rien qu'on parlait jadis de livre de chevet. Aujourd'hui, cette expression ne veut plus rien dire, sa pratique s'étant peu à peu perdue. L'amour du livre, ce n'est pas avant tout celui d'une histoire (récit) consommée, mais d'une épreuve consumatrice en ce qu'elle exige temps et investissement amoureux. On est à cet égard le lecteur et l'amoureux qu'on mérite d'être, ni plus ni moins. L'écrivain qui a pour nous une «voix» commande que nous devenions parfois «lui» à la lecture, nous réservant tout juste cette infime marge sans

quoi il ne serait pas lisible, pas entendable.

Dans cet exercice hautement périlleux qui consiste à isoler cinq auteurs qui nous ont marqués, délaissant du coup des dizaines d'autres qui nous ont tout autant «impressionnés», enrichis, construits, je m'arrêterai quant à moi — non sans un certain sentiment de trahison — à cinq grands classiques: Michel de Montaigne, Marcel Proust, Robert Musil, Franz Kafka et Charles Baudelaire.

Michel de Montaigne

Montaigne parce que, avec lui, j'ai cru découvrir l'homme le plus «honnête» qui soit, poursuivant dans sa tour, à l'abri mais en même temps au cœur du monde et du temps (l'univers d'un auteur se doit d'être circonscrit dans un lieu, physique ou psychique, où tout puisse converger), son patient travail de déchiffrement de soi et de ses contemporains, prenant à témoin tous ces écrivains morts depuis longtemps et avec lesquels il ne cessa jamais tout au long de sa vie de dialoguer.

Avec eux, grâce à eux, il accomplissait un travail de «Renaissance», c'est-à-dire d'actualisation d'une humanité dont il se sentait encore faire partie et à laquelle il voulait redonner vie. Un écrivain, n'est-ce pas une conscience qui s'éprouve à travers les mots, l'expérience de langage, la conscience d'un autre, et cela, au delà de toute frontière historique?

Marcel Proust

Proust, pour l'admirable leçon du temps (la «substance invisible du temps»), l'infini emboîtement des causes et des effets au sein d'un continuum psychique; pour la multiplicité du «moi» aussi, la successivité de ses états qui donne l'impression qu'il possède plusieurs facettes et n'est jamais ce que nous percevons de lui à un certain moment (c'est l'instantané photographique et tout à la fois le film). Puis cette présence insistante, pulsante, du «désir» dans tout acte, toute parole, tout mouvement vers l'autre; mais en même temps cette formidable emprise des conventions, des lieux communs, des règles d'échanges (les lois de la conduite humaine au sein d'une société), qui relèvent d'une époque et d'un lieu et dont la description est si complexe chez lui que la critique de son temps n'y vit que désordre et improvisation.

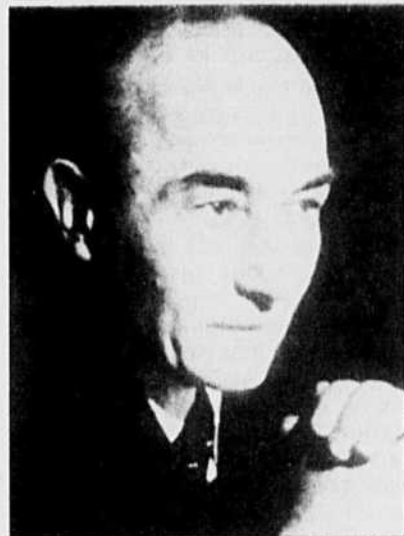
Et je n'aurai encore rien dit de son écriture, certainement l'une des plus imaginatives, des plus complexes, des plus riches du XX^e siècle, grâce,

notamment, à son utilisation de la métaphore. «Je crois que la métaphore seule peut donner une sorte d'éternité au style...»

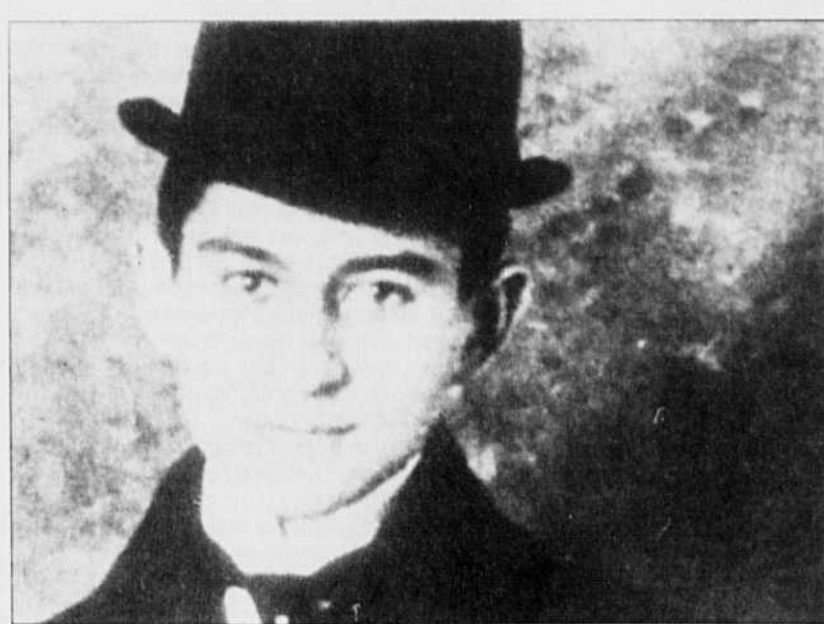
Charles Baudelaire

Baudelaire, pour sa description de la modernité... ou plutôt son aptitude à traduire dans la forme poétique (mais aussi dans sa prose, à laquelle font écho ses prises de position esthétiques) les transformations les plus significatives de son temps — transformations qui ont modifié en profondeur la sensibilité et l'être au monde de ses contemporains sans même qu'ils le sachent. Baudelaire, donc, comme archéologue de l'âme et des passions humaines (le spleen, l'ennui, l'angoisse, les déchirements intérieurs) en un temps où «l'homme de la foule» commençait à s'imposer comme le nouveau parangon de la société du spectacle et de la consommation de masse.

Découverte effrayante pour un poète né avec le romantisme et qu'il accommoda en poussant toujours plus loin sa théorie des correspondances secrètes (à travers un ordonnancement minutieux du verbe) entre l'intériorité fantasmagorique et la quotidienneté dont il fut un si puissant observateur. L'art comme catharsis spirituelle, libérant les pouvoirs intérieurs par le recours à l'imagination.



Robert Musil



Franz Kafka

Franz Kafka

Du nocturne Kafka, l'enchantement toujours renouvelé d'être surpris depuis mon enfance, comme si les personnages ou les situations sortaient tout droit des possibilités même de l'inconscient, de tout inconscient. «Il se trouvait dans une chambre étroite empli plus qu'à moitié par un énorme lit [...] Dans le lit, mais entièrement caché, la couverture rabattue sur la tête, quel qu'un s'agitait houleusement et murmurait par un étroit espace entre le drap et la couverture: "Qui est là?" K. ne pouvait plus partir sans autre forme de procès [...]» (Le Château). Et que la langue, ici, parlait toute seule.

Robert Musil

On a aujourd'hui l'impression que le monde bouge trop vite pour que nous puissions avoir le temps d'en saisir les figures, d'en extraire le sens, d'en circonscrire la direction, que les mots eux-mêmes sont affectés de ce coefficient de labilité qui s'est emparé de tout ce qui nous entoure et nous habite, qu'ils ne peuvent plus nous aider. Nous vivons dans le règne de l'éphémère et du relatif. À quoi bon retenir ceci plutôt que cela, tout revient toujours au même, et demain contre-

dira ce que nous croyons aujourd'hui... C'est que nous accordons beaucoup trop d'importance à l'instrumentalité, à la technique, sûrs que nous sommes de ses progrès, de ses innovations, de son pouvoir de transformation. Pendant ce temps, l'homme ne change pas parce qu'il n'est plus au cœur de son expérience. «Qui oserait encore prétendre, aujourd'hui, que sa colère soit vraiment la sienne, quand tant de gens se mêlent de lui en parler et de s'y retrouver mieux que lui-même? Il s'est constitué un monde de qualités sans homme, d'expériences vécues sans personne pour les vivre; on en viendrait presque à penser que l'homme, dans le cas idéal, finira par ne plus pouvoir disposer d'une expérience privée et que le doux fardeau de la responsabilité personnelle se dissoudra dans l'algebre des significations possibles» (Musil, L'Homme sans qualités).

Vous l'aurez peut-être constaté, sauf Kafka (et encore, il y a son journal et sa correspondance), tous ont été de remarquables essayistes, parfois même de véritables théoriciens de l'art et de l'écriture. La littérature ne va pas sans une conscience aigüe de la littérature.

denisjp@mlnk.net

La librairie Gallimard?
métro St-Laurent, autobus 55,
métro Sherbrooke, autobus 144,
à pied, 3700 boul. St-Laurent.

LIBER

NOUVEAUTÉS



Laurent-Michel Vacher
La science par ceux qui la font
Dix entretiens
sur les connaissances actuelles

Diane Lamonde
**Le maquignon
et son joual**
L'aménagement
du français québécois



Yves Boisvert (dir.)
**Postmodernité
et sciences humaines**
Une notion pour
comprendre notre temps

Maurice Chalom
**Le policier
et le citoyen**
Pour une police de proximité



Romaine Malenfant (dir.)
La mesure du danger
Le risque entre la science
et le sentiment

Libre Expression

JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE
Jeudi 23 avril 1998
Des auteurs rencontrent leurs lecteurs

ANDRÉE BOUCHER
Librairie Raffin, Repentigny
de 19 h à 21 h

ARLETTE COUSTURE
Librairie Chapters, Montréal
de 12 h à 14 h
Librairie Renaud-Bray, Montréal
(avenue du Parc) de 17 h à 19 h

MARCELYNE CLAUDAIS
Librairie Champigny,
Brossard
de 14 h à 16 h

FLORENCE NICOLE
Librairie Boyer,
Valleyfield
de 17 h à 19 h

JEAN O'NEIL
Librairie Le Fureteur, St-Lambert
de 17 h à 19 h

FERNAND PATRY
Librairie des
Éditions Pauline,
Montréal
(rue St-Denis)
à 15 h

BERNADETTE RENAUD
Librairie Wilkie, Sorel
de 15 h à 17 h

Les Éditions LOGIQUES

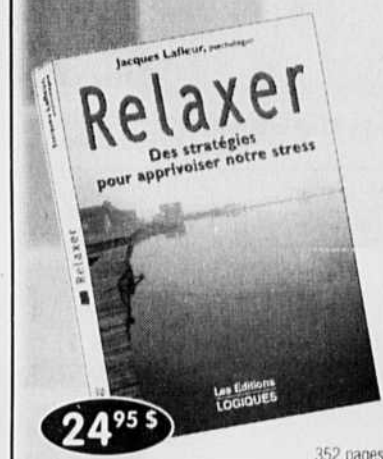
Prenez le temps
de vivre...



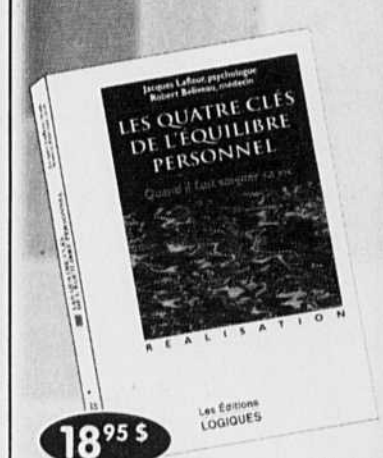
Les gens qui en font trop
Brian Robinson, Ph. D.



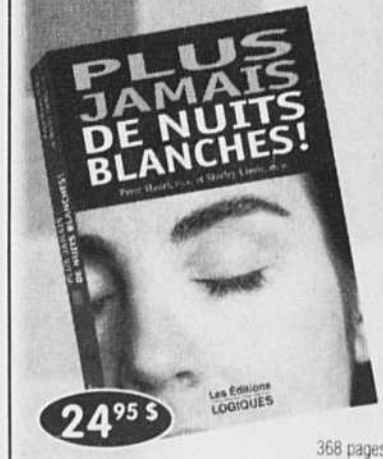
Votre vie ou votre argent?
Joe Dominguez et Vicki Robin



Relaxer
Jacques Laffleur, psychologue



**Les quatre clés
de l'équilibre personnel**
Jacques Laffleur, psychologue et
Robert Béliveau, médecin



**Plus jamais
de nuits blanches**
Peter Hauri, Ph. D. et Shirley Linde, Ph. D.

Distribution exclusive
LOGISQUE
1225, rue de Conde
Montréal (Québec) H3K 2E4
Tél. : 933-2225 Fax : 933-2182
logique@cam.org
http://www.logique.com

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Mon ami philosophe

Une époque avec ses obsessions, ses idéologies, ses utopies

Un grand ami, professeur de philosophie, m'a récemment demandé de lui faire une liste des quatre ou cinq meilleurs «essais» récents que j'avais lus.

Question toujours embêtante, et à laquelle je dois répondre aujourd'hui. Venant du *Devoir*, elle m'a semblé normale. C'est là un beau défi, pour la journée du livre, et bien que ce palmarès ne produise habituellement que des résultats trop personnels, on espère que quelques pistes intéressantes en ressortiront.

Venant de l'ami philosophe, toutefois, la question m'a vraiment surpris. Après tout, ce dernier a, depuis plusieurs années, un vaste projet de culture. Un projet de vie, en fait, établi à la suite de sa lecture du philosophe Léo Strauss, et notamment du texte *Qu'est-ce que l'éducation libérale?*, où l'on trouve la phrase-choc: «*La vie est trop courte pour vivre avec d'autres livres que les livres les plus grands.*»

Cette phrase, mon ami en a fait un véritable serment. Ne le trahissant que très rarement, il se limite donc aux œuvres qui ont survécu à l'épreuve du temps, commentées et recommandées. Des livres assurément excellents, filtrés par la tradition. Des «classiques». Des œuvres exiguës, certes, mais le risque n'est pas grand de perdre son temps avec elles, qui sont toujours contemporaines. Pour son travail, mais surtout pour son bonheur, mon ami prof a donc ses dialogues privés avec les Aristote, Platon, Sénèque, Plutarque, Machiavel, Rousseau et j'en passe. (Ces temps-ci, il est immergé dans Montaigne.)

Convaincu qu'il y a du vrai dans la phrase de Strauss, je consacre, moi aussi, une partie de mon précieux temps aux classiques. Mais je lis surtout de récents «essais étrangers».

En passant, c'est la catégorie résiduelle par excellence: non-fiction, non québécois. Ça en fait tout un lot, et ça comporte plusieurs autres catégories. Les essais à proprement parler, plus littéraires, les livres d'universitaires, les journaux personnels, etc.

Dans toutes ces œuvres, chose certaine, la pensée actuelle respire, injectant de l'oxygène dans le débat public, suscitant discussions et polémiques. Les idées établies y sont bouleversées ou, plus souvent, sont confortées d'une nouvelle façon. Une époque s'y révèle avec ses obsessions, ses idéologies, ses utopies. Fréquenter ces livres permet de capter ce que j'appelle les «idées en l'ère». Elles «donnent à penser», même si l'on y trouve beaucoup de «fast thinking» (selon l'expression de Pierre Bourdieu). Et encore, les mauvais livres ont leurs vertus.

Certains auteurs contemporains, dans deux siècles, seront peut-être sélectionnés par la tradition. Très peu, sûrement. Peut-être aucun parmi ceux que j'ai lus ces dernières années. Bref, lire beaucoup d'essais récents peut sembler «contrevenir» à la phrase de Strauss. Voilà qui explique ma surprise face à la question de mon ami.

Anciens et modernes

Mais gardons-nous d'opposer radicalement anciens et modernes. D'abord, parce que les essais récents peuvent être une voie de retour à la tradition. Les essayistes la réinterprètent souvent, nous en ouvrent des champs négligés, remettent certains auteurs ignorés à l'avant-plan. Tocqueville (un des auteurs qui, personnellement, m'a le plus marqué) a mis du temps, par exemple, à devenir un «classique». Et il était à son époque un essayiste qui se plongeait dans les phénomènes qui lui étaient contemporains, accompagné, certes, par de grands anciens.

Ce dialogue entre nouveaux et anciens, entre hier et aujourd'hui pour imaginer demain, est presque toujours présent dans les meilleurs essais. Et c'est ce qui attire mon ami philosophe, malgré son serment envers la vénérable liste des «grandes œuvres».

Le bonheur des œuvres nouvelles et forcément non commentées est aussi celui de l'aventure. Celui d'avancer dans ces terres inexplorées, vierges de commentaires, où l'on découvre parfois une phrase, un chapitre, un concept. Alors on tourne les pages, on souligne frénétiquement.

Mais parce qu'il y a souvent ce petit quelque chose dans tout essai, dresser une liste des cinq meilleurs est très ardu. Et c'est du reste pourquoi il ne faut pas croire que je vous présente ici ma liste des plus grands livres et auteurs contemporains. Je ne fais que signaler quatre livres que j'ai lus attentivement et qui, à ma connaissance, sont parmi les meilleurs du genre. Évidemment, je m'en tiens à des livres recensés par moi ici et ailleurs, ce qui n'a pas facilité mon choix.

Finkelkraut et Fukuyam

La Défaite de la pensée, d'Alain Finkelkraut (Gallimard, 1987). Après dix ans, et même si son auteur a changé sur la question du nationalisme (voir *Comment peut-on être Croate*, Gallimard, 1992), cette réflexion sur la «disparition de la culture dans le culturel» demeure sans doute la plus forte à avoir été écrite sur la question. Le style dense de Finkelkraut s'y déploie de façon impressionnante.

La Fin de l'histoire et le dernier homme, de Francis Fukuyama (Flammarion, 1992). Livre qu'on cite partout en croyant le réfuter facilement, mais qu'on n'a souvent pas lu attentivement. Livre important pour la situation charnière actuelle. Beaucoup plus stimulant qu'on l'a affirmé, qu'on soit d'accord ou non.

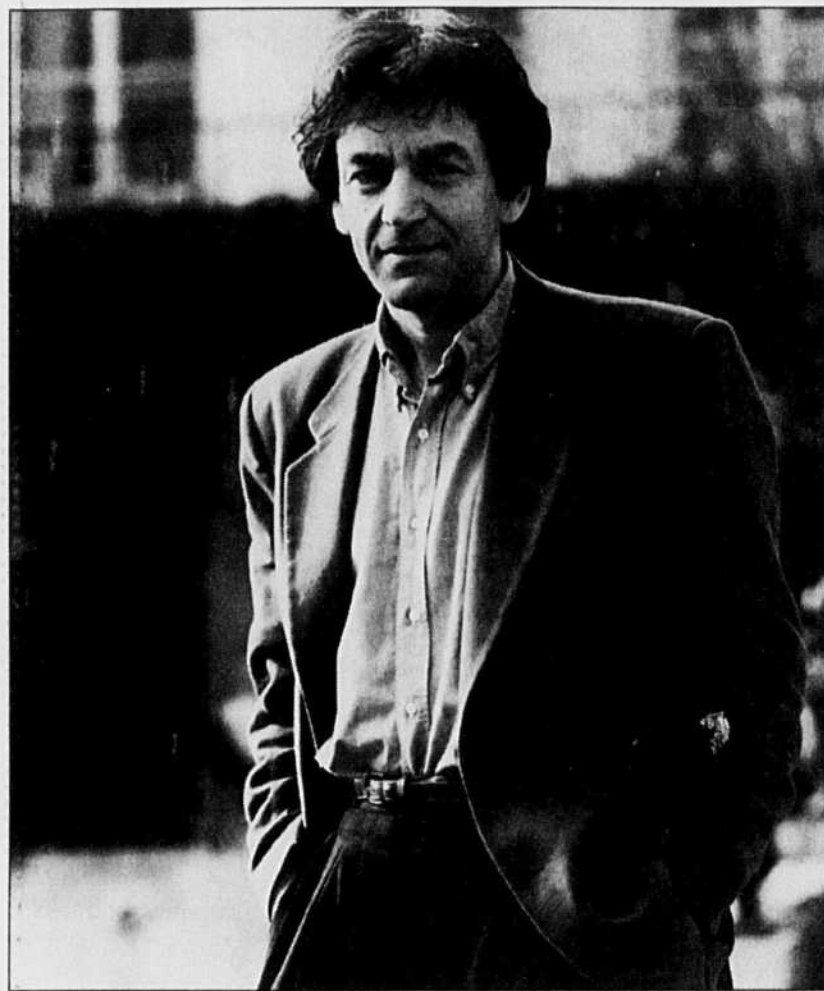
Manin, de Romilly et Revel

Principe du gouvernement représentatif, de Bernard Manin (Calmann-Lévy, 1995). Présentation magistrale de l'histoire de la démocratie moderne, et en particulier du choix de l'élection comme mode de sélection des dirigeants. Très «science po», comme choix, je le sais. On est de ses études comme on est de son pays...

Pourquoi la Grèce?, de Jacqueline de Romilly (Éditions de Fallois, 1992). La grande helléniste y explique ce qu'on nomme «le miracle grec», démontre l'influence déterminante de cette civilisation et nous transmet sa passion pour les Anciens.

Le Voleur dans la maison vide, Jean-François Revel (Plon, 1997). Formidable épopée de la vie de ce journaliste et philosophe, racontée par lui-même dans un style remarquable.

arobitaille@sympatico.ca



Alain Finkelkraut

ARCHIVES LE DEVOIR



Antoine Robitaille



Jacqueline de Romilly

ARCHIVES LE DEVOIR

Le temps de lire, un art de vivre



La Journée mondiale du livre que nous allons vivre le 23 avril aura chez nous, cette année en particulier, une résonance très forte et très profonde. Comme si, à l'échelle du globe, on voulait s'associer à notre démarche à nous, au Québec.

Ce jour-là, en effet, un sommet donnera sa forme définitive à la Politique sur la lecture et le livre que le gouvernement du Québec entend adopter très prochainement. Cette politique que nous voulons nous donner sera un instrument décisif pour nous garantir une participation réussie à cette société de l'information universelle qui se forge actuellement, un instrument décisif aussi pour notre essor collectif.

Le livre existe pour être lu, c'est en lui que l'on puise la connaissance et par lui que se forment les esprits. Alors lisons. Lisons beaucoup et lisons bien. Les auteurs de chez nous, d'abord, et aussi ceux de partout.

Louise Beaudoin

Louise BEAUDOIN

Ministre de la Culture et des Communications
et ministre responsable de l'Autoroute de l'information

Le temps de lire,
un art de vivre

Sommet sur la lecture et le livre
les 22 et 23 avril 1998
Centre des congrès de Québec

Québec

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Catalyseurs de rêves

La Chartreuse de Parme, Jacques le fataliste,
À la Recherche du temps perdu, Malone meurt,
Dans la solitude des champs de coton

GUYLAINE MASSOUTRE

Longtemps, je me suis couchée de bonne heure... pour lire

Sur quoi se fonde la valeur d'un romancier? Sur sa notoriété, sur son chiffre de ventes en librairie? Sur son entrée dans les programmes scolaires? Ou sur les images que son nom ne cesse de dispenser, une fois ses livres refermés? On peut fétichiser un ouvrage à la manière des bibliophiles, suivre les fluctuations de sa cote, les avatars de ses éditions, comme un objet de curiosité. On peut aussi sagement se fier à l'institution littéraire en se disant qu'il y en aura toujours assez à découvrir. La littérature française n'est-elle pas source vive? Quant à moi, pour dégager le monde encombré de ma bibliothèque intime, j'ai choisi de discerner mes préférences en bonne compagnie: Julien Gracq, lecteur infatigable et essayiste inépuisable, me guide de sa voix résistante dans le jeu des affinités et à travers le miroitement de mes attirances.

A nos goûts se mêlent des coups de foudre, des émotions de jeunesse, des inflations passagères. Il y a aussi des affections qui s'éloient à la relecture, non sans laisser quelque tendresse, mais dont l'émotion disparaît sous l'impression que les secrets de l'auteur sont soudain évanescents. Ces enchantements cessent, deviennent des repères du passé. D'autres romans — mondes aussi évanescents que des châteaux de cartes — gagnent au contraire leur force miraculeuse à être repris et, sortis de l'ombre qui les gardait obscurs, découverts comme des vins vieux. C'est de cette espèce un peu secrète, presque réticente, qu'il sera ici question, celle dont le temps distille ensemble un pouvoir de séduction grandissant et un air de légèreté, ce que Gracq appelle une *«liberté délestée»*. Sur notre lancée, coupons les gaz et laissons-nous porter.

Stendhal

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*. Pour quoi ce gros roman, mal fichu, trop vite écrit (en cinquante-quatre jours) et jamais corrigé (l'auteur est mort trois ans après, sans succès), est-il le premier classique à bénéficier pour moi d'une aura magique? Est-ce parce que Fabrice del Dongo, cet éternel enfant illégitime, est un héros malmené par son auteur jusqu'au ridicule, qu'il vit sous la protection des plus jolies femmes de l'Italie romantique et qu'il lui faudra l'ombre des citadelles pour contenir ses humeurs volages, face à la Lombardie et aux sublimes Alpes?

Stendhal est un écrivain du bonheur, désabusé de la vie sociale et de l'histoire des hommes, mais exempt d'acrimonie. Sa fantaisie est exquise, et l'élégance de sa plume, inversement proportionnelle au portrait hideux d'Henri Beyle. Sa laideur légendaire d'homme perpétuellement amoureux ne l'empêche pas d'inventer une histoire folle de prison et d'amour, aux effets de contre-jour irrésistiblement drôles et profondément révélateurs de la scène intérieure où se jouent nos passions.

Diderot

Balzac, au jugement solide en matière de style, disait de l'auteur suivant que ce n'était pas un écrivain, comme il se plaignait des phrases mal construites de Stendhal, dont il fut un des premiers à vanter par ailleurs le génie littéraire. C'est de Diderot qu'il s'agit. *Jacques le fataliste*, qui préfigure la Révolution de 1789, est l'œuvre d'un conteur extraordinaire, une

longue conversation entre un philosophe et son valet, menée à hue et à dia dans un esprit de scepticisme généralisé et avec bonne humeur. Dans ce siècle du conte, où s'élabora le roman moderne, rien n'est encore fixé, et Diderot se soucie peu d'être édité. Est-ce pour cela qu'il est si difficile à lire, de prime abord?

Imitant Rabelais, Cervantès et bien des œuvres mineures, Diderot plonge avec vitalité dans la double truculence de l'imagination et des mots qui déclenchent le rire. Aucune invraisemblance ne lui résiste, du moment que la fantaisie sert à se moquer. Interrompue, reprise plusieurs fois, livrée ouverte à notre imagination, cette œuvre informe débord de classements. Il faut en accepter le foisonnement oral et le don verbal qui percent l'écriture, bouleversant la lecture. Jacques incarne la montée irrésistible du peuple en marche dans l'Histoire, et son voyage, truffé d'aventures romanesques, résulte de la confrontation entre les âges de l'homme: l'insouciance et l'ignorance du jeune Jacques face à l'expérience raisonnée du vieux maître sans nom.

Marcel Proust

Passons à notre siècle, où les gloires sont nombreuses. Plus cosmopolite encore que le précédent, les lauriers se décernent moins aisément. Quelles rencontres en ce début XX^e? Proust, embusqué dans le salon des Guermantes ou barricadé dans sa chambre calefautée du boulevard Haussmann, au-dessus de la banque familiale, m'engourdit l'esprit dans un climat esthétique. Mais à petite dose, absorbée avec son incomparable relief, sa phrase lancinante irradie ma mémoire de son efflorescence. Certes, ses portraits ont vieilli, pris une couleur sépia, mais le temps retrouvé de sa *Recherche* assigne à l'art un sens qui donne le goût de vivre. Filez à ce dernier ouvrage, en sautant par-dessus quelques volumes, pour y goûter la rédemption. Impossible, dès lors, en dépit de la somme, de conclure avec Gracq, parlant de Balzac, que *«ces grandes entités intimidantes»* sont à ranger *«avec le Mobilier et l'Immobilière»*.

Samuel Beckett

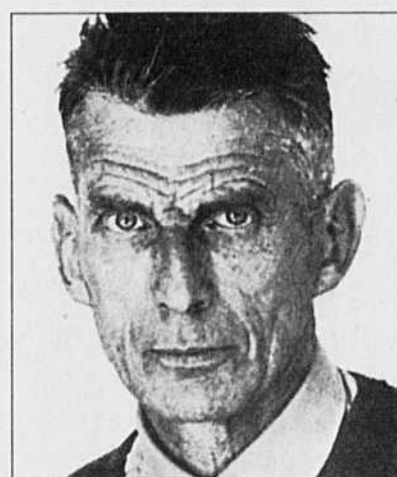
Puis vint Samuel Beckett, coincé entre Joyce et Proust, traducteur d'Eluard et de Breton. Il faillit être submergé, mais il extirpa le monde des uns dans la langue de l'autre. Puis il signa son œuvre romanesque en français, modifiant le monde des personnages à jamais. On dira que sa double identité l'a conduit à faire cafouiller le parlé dans l'écrit et qu'il a perverti la conscience de ses paysages mentaux hallucinés et embrouillés. Oui, Murphy, Molloy et Malone sont ivres et déréglés, consciences même pas malheureuses d'une dérision impitoyable. Beckett est incorrigible, inventeur de jeux de mots aux richesses imprévues. Ses formulations et humoristiques détonnent dans la littérature française, comme ses clochards et ses clowns qui donnent à la société urbaine d'aujourd'hui l'air pauvre et délaissé qu'on lui connaît. *«C'est un pauvre con, tout lui fut aquilon.»* *Malone meurt* (1951) est un grand moment.

INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Denis Diderot

Bernard-Marie Koltès

Gagnée par les métamorphoses d'un moi de plus en plus éclaté, étourdie par les folles explorations des poètes en prose — merci Breton, Michaux, d'avoir secoué la gangrène horrifiante de l'autremonde —, je ne retiendrai plus qu'un titre, d'un auteur trop tôt emporté par le sida, pour évoquer la meilleure écriture contemporaine. Bernard-Marie Koltès, *Dans la solitude des champs de coton* (1990). C'est un texte de théâtre, pas un roman. Mais il faut avoir entendu Patrick Chéreau le mettre dans sa bouche pour accepter, une fois pour toutes, qu'une fiction, portée par le désir que je sois un autre, change votre monde. Une lecture à voix haute, blanche, donne aux pouvoirs romanesques leur ultime déflagration. *«Tout compte dans un roman comme dans un poème»*, écrivait Gracq. A entendre ce texte tendu de Koltès, dont le sujet s'élude au fur et à mesure qu'il est abordé, j'ai senti les forces de la fiction se rassembler pour fuir en avant et ouvrir l'horizon de la littérature vers demain.

En somme, ce paysage français, par trop masculin, est quand même composite. L'un rêvait d'une Italie idéalisée. L'autre aimait la France profonde des auberges et des chemins. Le troisième satura son espace créatif de microcosmes raffinés, paradisiaques. Le quatrième choisit Paris pour y peaufiner son humour glacé, et le dernier aime les Noirs et les minorités. Tous n'avaient pas un humour égal. Mais tous heurtaient leurs forces vives au langage, comme un lutteur saisis un adversaire à bras-le-corps. Il est temps de ranger Gracq près de mes poètes favoris, assurée qu'il entraîne dans son sillage les textes que j'ai évoqués, comme la sonate de Vinteuil, dans une danse libre d'images enchantées, sans genre, sans époque ni lieu déterminé.

INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Samuel Beckett

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Les Arabes avant l'islam

La poésie de l'«ignorance»

LE VOYAGEUR SANS ORIENT

Salam Al-Kindy
Sindbad-Actes Sud, Arles, 1998, 202 pages

NAÏM KATTAN

Cet ouvrage que consacre Salam Al-Kindy à la poésie pré-islamique présente une rupture révolutionnaire avec la tradition et les idées reçues à propos de la civilisation arabe pré-islamique, telle que transmise par la poésie, son existence, sa force et sa profondeur.

Les Arabes, des nomades qui convergeaient vers des villes et des cités, ont produit pendant deux siècles une poésie qui est vision du monde, expression du réel, née d'une langue tout en la créant. Décrite pendant des siècles et jusqu'à nos jours comme une poésie de la *jahiliya* (ignorance) parce qu'elle a précédé l'islam, elle fut refoulée dans la négativité et ne fut lue qu'à la lumière du Coran.

Salam Al-Kindy est né à Mascate (sultanat d'Oman) en 1962 et vit en France depuis 1982. De formation universitaire française, il connaît et cite Mallarmé, Rimbaud, Heidegger et Lacan aussi bien que la poésie arabe. Il a entrepris une relecture de la poésie jahilite (comme il nomme la poésie pré-islamique), lecture libre à partir du texte, dans l'autonomie de sa musique et de son sens. Textes à l'appui, il révèle l'originalité de cette poésie qui rejoint la modernité occidentale, originalité systématiquement ignorée par les poètes arabes, y compris les contemporains.

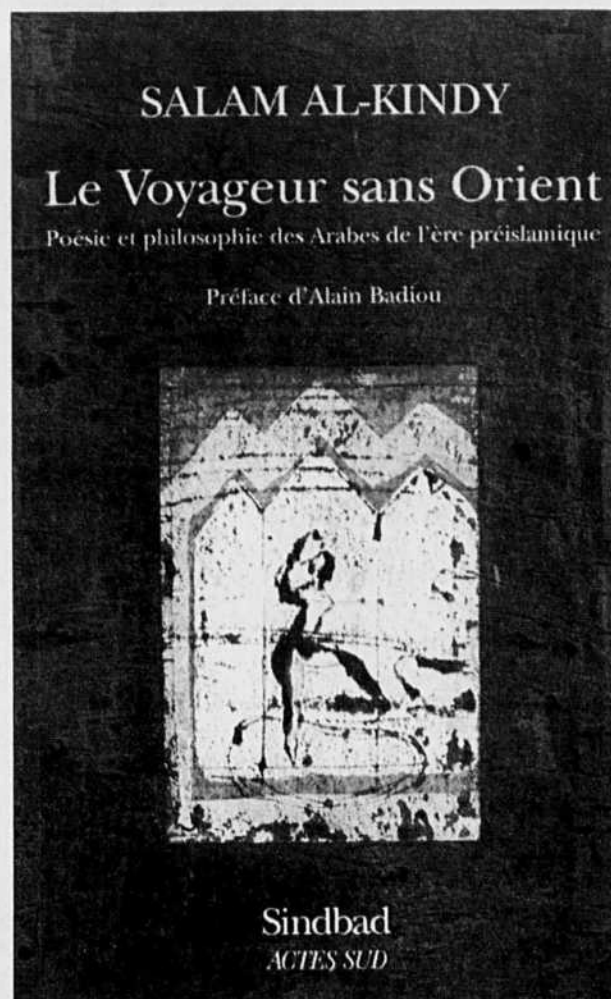
Poésie du désert? Certes, sauf que ces nomades ne sont pas des errants. Ils sont en rapport avec des civilisations urbaines, celle notamment des Nabatéens qui parlaient l'araméen dont est issu l'arabe, celles aussi des juifs et des chrétiens du Yémen. Le poète fait cependant sa propre traversée du désert. Al-Kindy relève trois principaux thèmes dans ces textes. Le retour du poète au campement où il ne trouve que ruines (*atala*). Comble de l'abandon, la bien-aimée est partie. Faisant front à cette double absence, il repart sur sa chamele et découvre l'univers du concret.

Le vers animalier

Le deuxième thème de cette poésie est la description détaillée des animaux, dont l'être est respecté dans son animalité. Le vers animalier est justement l'un des sommets de cette poésie. Seul, le barde prend acte de sa déréliction, sans se plaindre et sans tomber dans la subjectivité, il fait l'éloge de sa tribu, en chante l'honneur et le courage.

Ainsi, le passé disparu, le présent vide, le poète est désorienté, sans Orient. Devant les ruines, l'espace est relégué à une mémoire de rêve, d'imaginaire, le réel concret ayant disparu avant d'être vécu. Le poète jahilite chante la femme en détaillant ses beautés physiques. Or ce qui est proposé comme concret n'est en fait qu'image. Cette femme n'existe que par rapport au poète, à l'homme. Elle n'a pas d'intériorité. Elle est objet de plaisir en l'absence de l'échange amoureux. De plus, le plaisir lui-même est rêvé et quasi interdit.

Que reste-t-il au poète au cœur de l'absence hormis la



parole? Il se bat avec les mots, les conscrit, en découvre les manques. Il persiste, la trace ne subsistant que dans son effacement. La référence que fait souvent Al-Kindy à Mallarmé n'est pas tirée par les cheveux, ni un prétexte pour faire prévaloir la modernité du poète jahilite. Il le replace au sein de sa famille, j'allais presque dire sa tribu. Poète qui traverse sans encombre l'espace et le temps, ayant dit leur absence.

Le poète jahilite se trouve au cœur d'une immanence qui ne cherche pas une issue dans la transcendance ni une consolation ou une résolution dans la subjectivité. Il dit l'état des choses et n'a point recours à l'idole qui serait une pierre tombale. Aussi, le poète jahilite n'a d'autre choix que de faire malgré tout confiance au mot. Son poème exprime une angoisse essentielle. L'islam a condamné ce poète et proposé une réponse à son angoisse. Ainsi, c'est à l'intérieur de l'islam que les poètes mystiques, les soufis, ont ultérieurement repris le fil du poète jahilite.

Je voudrais terminer sur une note personnelle. J'ai appris cette poésie à l'école. Al-Kindy m'incite à la relire comme pour redécouvrir un trésor que je possédais sans le savoir.

DES MOTS ET DES SONS
Lecture - concert

Voyagez dans des régions inexplorées de la planète littéraire et musicale

Oud et Safran

Le mardi 21 avril 1998, à 19 h 30

Marie José Thériault vous invite à découvrir le Moyen-Orient, par la lecture d'extraits de ses textes et par le charme du Oud.

À la Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal (métro Sherbrooke)

Réservation obligatoire : (514) 849-8540

UNEQ
Union des écrivains et écrivaines québécois

Entrée libre

CONSEIL
DES ARTS
COMMUNAUTÉ
JUIVE DE MONTRÉAL
JEWISH COMMUNITY
CENTRE OF MONTRÉAL

RENCONTRES D'AUTEURS LE JEUDI 23 AVRIL 1998

HÉLÈNE DESPUITEAUX
13 h à 15 h

STÉPHANE
POULIN
13 h à 16 h

GILLES TIBO
18 h à 20 h

le Parchemin

DEPUIS 1966 • MÉTRO BERRI-UQAM

1500, rue Berri, mezzanine métro Berri-UQAM, Montréal (Québec) H2L 2C9
Téléphone : (514) 845-5243

UNEQ
Union des écrivains et écrivaines québécois

ASSOCIATION
DES LIBRAIRES
DU QUÉBEC

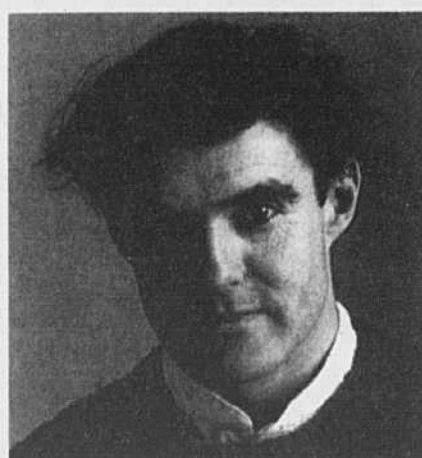
Cahier spécial
de prestige
LE DEVOIR

50^e
anniversaire

Refus
du
GLOBALE

publié le 9 mai 1998

TRIPTYQUE



Pierre Gobeil
LA MORT DE
MARLON BRANDO
roman, 135 p., 12 \$

Pierre Gobeil
LA MORT DE
MARLON BRANDO



«Un récit sans une faiblesse, sans recul devant le drame d'un enfant abandonné. On pensera à Steinbeck, à Yves Thériault.»

Gilles Marcotte, *L'actualité*

ENFIN EN FORMAT POCHE !

Tél. et téléc.: 597-1666

site Web : www.generation.net/tripty

LES ARTS

EXPOSITIONS

Delacroix est la bannière

Quatre musées célèbrent le bicentenaire de la naissance
du plus grand peintre romantique

**DELACROIX,
LES DERNIÈRES ANNÉES**
Galeria nationales du Grand Palais
Paris
Jusqu'au 20 juillet

**DELACROIX,
LE TRAIT ROMANTIQUE**
Bibliothèque nationale
Galeria Mansart et Mazarine
Paris
Jusqu'au 12 juillet

**EUGÈNE DELACROIX
DANS LES COLLECTIONS
DU MUSÉE CONDÉ**
Musée Condé, Chantilly
Jusqu'au 5 juillet

**DELACROIX, LA NAISSANCE
D'UN NOUVEAU
ROMANTISME**
Musée des beaux-arts de Rouen
Jusqu'au 15 juillet

**HERVÉ GAUVILLE
LIBÉRATION**

Étendard du romantisme, le peintre fait flamboyer ses couleurs à travers quatre expositions, trois à Paris et une à Rouen. La France républicaine célèbre le bicentenaire de la naissance de l'auteur de *La Liberté guidant le peuple*. Deux cents ans après la naissance, le 26 avril 1798 à Charenton-Saint-Maurice, de Ferdinand Eugène Victor Delacroix, que reste-t-il des tumultes engendrés par une vie qui embrassa un demi-siècle fort agité (il meurt à Paris le 13 août 1863)? Que reste-t-il de la furieuse querelle qui dressa les uns contre les autres, d'une part, les tenants du classicisme (disciples de David) et, de l'autre, ceux du romantisme (partisans de Géricault)? Qu'est devenue l'irréductible opposition entre le maître de la ligne (Ingres) et l'adepte de la couleur (Delacroix)?

L'intérêt des quatre expositions proposées n'est pas tant de réveiller un enthousiasme qui ne s'est jamais assoupi, du moins au XX^e siècle, que de faire le

point sur quelques idées reçues et de poser la question de l'actualité de cette peinture. Parmi les lieux communs qui ont la peau dure, celui d'un Delacroix piètre dessinateur (sa fougue l'empêcherait de s'attarder au trait) est mis à mal dans la présentation de la Bibliothèque nationale. Que ce soit sur papier, sur pierre ou sur cuivre, les deux cent cinquante dessins, estampes, lavis et aquarelles sont autant de preuves manifestes d'une sûreté et d'une originalité sans pareilles.

Un illustrateur fécond

Les caricatures des débuts sont amusantes mais bien loin encore de la puissance des lithographies «littéraires» inspirées par Shakespeare (*Hamlet*) et Goethe (*Faust*). Delacroix se révèle un illustrateur fécond parce qu'il ne s'attache guère à rester fidèle à la lettre. Ses planches puisent certes au texte des écrivains mais son inspiration l'entraîne vers une interprétation libre à travers laquelle s'exprime sa propre lecture des œuvres. Loin de s'en formaliser, Goethe rendra au contraire hommage à ce parti pris en déclarant que «*Delacroix a imaginé mieux que moi les scènes de mon Faust*». Le peintre met ainsi en lumière le problème de la traduction, du passage d'une langue à l'autre, en optant pour une infidélité fertile.

Un autre préjugé concerne la fin de sa vie qui aurait été obscurcie par la maladie. Maxime Du Camp écrivait à propos du Salon de 1859 où le peintre exposait pour la dernière fois: «*Il est un moment dans la vie où la main défaillante n'obéit plus à la pensée; il faut avoir le courage de rentrer dans le silence [...]. Dans l'intérêt de sa réputation, qu'il ne sorte plus de sa retraite*». La présentation des dernières années de Delacroix au Grand Palais apporte un démenti cinglant à ce type de jugement qui, depuis Du Camp, a perduré en sourdine jusqu'à nos jours. Une rétrospective s'étant déjà tenue au Louvre en 1963 et le catalogue raisonné ayant été publié en 1986, il était judicieux d'opérer dans l'œuvre une coupe (1850-1863) propre à éclairer un aspect controversé.

La première participation de Delacroix au Salon date de 1822 avec la présentation de *La Barque de Dante*. En 1850, le peintre reçoit commande de la décoration du plafond central de la galerie d'Apollon au Louvre. A cette date, le visiteur découvre donc un artiste qui a déjà vingt-huit années d'activités publiques derrière



MUSÉE DES BEAUX-ARTS, BORDEAUX
La Grèce sur les ruines de Missolonghi, 1826

lui mais auquel il ne reste que treize ans à vivre.

Delacroix se sait condamné à ne pas faire de vieux os. Il se lance alors dans les grands chantiers (Le Louvre, l'Hôtel de Ville à Paris, Saint-Sulpice) destinés, estime-t-il, à pérenniser sa gloire. Après sept échecs, sa candidature à l'Institut est enfin agréée. Il s'agit pour lui de s'assurer une place de choix dans son siècle et ses ultimes travaux viseront à récapituler les différentes facettes de son apport à l'histoire de l'art. Soucieux de ne pas être limité par l'étiquette romantique dont il s'est toujours efforcé de se démarquer, plus conservateur que jamais (sa *Liberté guidant le peuple* continue de nourrir un malentendu persistant), il veut se poser en pur classique. Encore faut-il entendre ce terme à la manière Delacroix. Une manière emportée, ivre de lumière et de mouvement mais néanmoins sûre d'elle.

Les dernières œuvres

Qu'est-ce qu'il peint avant de mourir? Des marines. *La Mer à Dieppe* est considérée parfois, à cause de sa touche morcelée, comme annonciatrice de l'impressionnisme. Des allégories. *Persée et Andromède* est un pur prétexte à faire rayonner le corps nu d'une jeune fille. Des thèmes littéraires. *Ugolin et ses fils* est choisi pour

faire suite à ses prédécesseurs, Géricault et Gros. Des fauves. Les lions, observés en compagnie du sculpteur Antoine-Louis Barye au jardin des plantes, dévorent un lapin, de gros lézards, une Indienne, un Arabe, avec une jubilation crue à travers laquelle est donné libre cours au déferlement de couleurs et de mouvements tourbillonnants.

Les dernières années ne sont guère celles du renoncement et de la modération. Il entame aussi le cycle des *Quatre Saisons*, connu aussi sous le titre de *Saisons Hartmann*, du nom de leur commanditaire, l'industriel Frédéric Hartmann. Laisées inachevées, ces grandes huiles ont valeur de bilan. Les références mythologiques s'effacent derrière un véritable manifeste pictural. Delacroix y brasse à la fois l'influence vénitienne du Titien, le souffle de Poussin, le baroque du Guerchin, la vigueur de Michel-Ange, les opulences de Rubens dans une composition éclatée dont la cohérence n'est maintenue que par l'énergie de l'éloquence et l'audace chromatique. Étrange testament en forme de panorama balayant l'histoire de la peinture à travers ses chefs-d'œuvre. Si romantisme il y a, il s'est peu à peu dissous dans une vision en surplomb à la faveur de laquelle Delacroix n'exprime plus des récits, des paysages ni des personnages mais tout simplement la peinture elle-même. Le plaisir rétinien s'augmente de la délectation savante.

La collection du duc d'Aumale

Un autre genre de plaisir attend le visiteur du musée Condé. Pour admirer les Delacroix conservés à Chantilly, il est indispensable de faire le voyage (une trentaine de kilomètres de Paris), la collection réunie par le duc d'Aumale ne pouvant, elle, pour raisons testamentaires, se déplacer. Pour l'occasion, les trois peintures, cinq dessins, deux gravures ainsi que l'album du Maroc qui constituent le fonds du musée ont été provisoirement augmentés d'une vingtaine de pièces prêtées par le Louvre.

Une grande aquarelle, peut-être la plus grande jamais exécutée par Delacroix, reprend la scène du tableau *Saint Louis au pont de Taillebourg*, peint pour la galerie des Batailles au château de Versailles, où il est d'ailleurs toujours conservé. Un scandale avait éclaté à l'époque, provoqué par l'initiative de l'architecte des musées, accusé d'avoir découpé la peinture pour l'insérer dans l'emplacement prévu. Peu importe le bien-fondé ou non de cette histoire. L'événement est symptomatique de la gêne engendrée par la composition.

L'œuvre de Chantilly montre bien à quel point la densité inextricable des combattants, la construction verticale du fait d'armes et la simple ébauche du pont contribuent à privilégier l'idée de l'affrontement au détriment de sa description factuelle. L'esthétique y est proche de celle de la bande dessinée.

La confrontation avec Géricault

Cette manière se retrouve dans quelques-uns des nombreux dessins exposés à Rouen. Le thème retenu ici est la confrontation entre Géricault et Delacroix, celui-là considéré comme l'initiateur du romantisme dont celui-ci deviendra le héraut. L'acte inaugural de cette étude comparative est fourni par *La Barque de Dante* qui n'aurait jamais vu le jour sans *Le Radeau de la Méduse*. La dette de Delacroix à Géricault est patente et reconnue. Pourtant, maints détails divergent du modèle à la fausse copie. Le regroupement central des personnages dramatise l'effet en isolant les protagonistes. La façon de peindre les gouttes d'eau comme des perles contribue à «rubiériser» la peau des personnages.

Pour le reste, le visiteur s'amusera à circuler de Géricault à Delacroix à la faveur d'un face-à-face qui s'esouffle assez vite, faute de combattants, mais qui souffre malheureusement d'un éclairage désastreux. La suite est consacrée au seul Delacroix. Mais le curieux qui aura réussi à ne pas perdre le fil d'une exposition erratique, dont les étapes se perdent dans les méandres du musée, découvrira une bizarrerie dans la salle dévolue aux lithographies de Géricault. Deux cartels absolument identiques (Théodore Géricault, *Bouchers de Rome*, 1817) sont apposés en regard de deux œuvres différentes, l'une d'elles représentant un combat de chevaux qui était jusqu'à maintenant répertorié comme une œuvre de Delacroix intitulée *Chevaux se battant dans une écurie*. Autre motif d'étonnement, une lithographie intitulée *Le Porte-étendard* est attribuée à Delacroix alors que la signature Géricault est bien visible en bas à gauche.

Autant recommencer à errer jusqu'à tomber sur le grand tableau *La Justice de Trajan*, qui se trouve inexplicablement à mille lieues des études lui correspondant. Les plus acharnés finiront bien par dénicher dans la salle Chassériau (!?) un autoportrait et un *Femmes d'Alger* dans leur intérieur qu'on n'a pas jugé utile de dater. Bref, une visite romantique puisqu'elle fait appel aux états d'âme et à la fantaisie d'un public guidé par l'esprit de tolérance et par la chance.



1998-1999:
La vie reconstruite

Aquarelles de
Pina GAGNON

Jusqu'au 26 avril

mardi au jeudi
de 13 h à 20 h
et
vendredi à dimanche
de 13 h à 17 h

Maison de la culture
Notre-Dame-de-Grâce
3755, rue Botrel
(métro Villa-Maria)

Renseignements:
872-2157

<http://www.ville.montreal.qc.ca/maisons/maisons.htm>

MONTREAL
c'est toi *ma* ville!



ASSOCIATION DES GALERIES D'ART CONTEMPORAIN

Édifice Belgo, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 521, Montréal (Québec) H3B 1A2
Téléphone : 861-2345

MONTREAL

TROIS POINTS
• • •

SCÈNES DE GENRE
(HUMAIN)

STÉPHANIE
BÉLIVEAU

EVERGON

NATHALIE
GRIMARD

PAUL LACROIX

SUZU LAKE

MARC SÉGUIN

JOSÉ SUAREZ
LONDOÑO

VERNISSAGE

Le samedi 25 avril, de 14 h à 17 h
Jusqu'au 23 mai

372, rue Sainte-Catherine Ouest
Porte 520, Montréal (Québec)
Canada H3B 1A2
Tél.: (514) 866-8008
Téléco.: (514) 866-1288

Avec la participation du Ministère de la Culture du Québec

Dernier jour

**Ariane Thézé
Éric Rondepierre**

Du 25 avril au 30 mai

**Sophie Lanctôt
Léopold Plotek**

Galerie Éric Devlin
460, Sainte-Catherine Ouest
Espace 403
Montréal H3B 1A7
Tél.: 514-866-6272
Fax: 514-866-7284

Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,
le samedi de 12 h à 17 h

EXPOSITION

*Un échange
Montréal-Bruelles*

**SOPHIE CAUVIN
FRÉDÉRIC HALBREICH
AIMÉ MPANÉ**

Jusqu'au 9 mai

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

NUS 1948 - 1961

**DENIS
JUNEAU**

JUSQU'AU 25 AVRIL

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

Montréal H3G 1K4

Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

**MARC-ANTOINE
NADEAU**

Vernissage aujourd'hui
18 avril de 14 h à 18 h

Jusqu'au 2 mai

ESPACE # 200

307 Ste-Catherine Ouest

Tél.: 816-2995

Plein sud, centre d'exposition et d'animation en art
actuel à Longueuil est à la recherche d'un(e)
directeur (directrice) général(e)

Sous l'autorité du conseil d'administration, le (la) directeur
(directrice) aura à planifier, organiser, superviser et évaluer les
activités de la programmation ainsi que l'ensemble des tâches
administratives.

Exigences :

- ☐ Détenir un diplôme de deuxième cycle en histoire de l'art,
en muséologie ou l'équivalent
- ☐ Avoir trois ans d'expérience à un poste de direction dans
le milieu des arts visuels
- ☐ Avoir une bonne connaissance en gestion et en
administration d'un centre d'exposition subventionné
- ☐ Posséder une bonne connaissance du milieu des arts visuels
- ☐ Avoir des aptitudes pour le leadership, l'initiative, la prise
de décision, la communication et les relations humaines
- ☐ Avoir une bonne connaissance du français parlé et écrit et
démontrer des habiletés pour la rédaction
- ☐ Démontrer la capacité d'entretenir et de développer des
liens auprès des organismes déjà en relation avec le centre
d'exposition

Les demandes seront traitées confidentiellement.

Faire parvenir votre C.V. avant le 11 mai 1998 au :

Comité de sélection
Monsieur Robert Lebeau
Sun Life du Canada, c/o d'assurance-vie
1150, rue Mansfield, bureau 275
C.P. 6075, succ. "A"
Montréal (Québec) H3C 3G5



Plein sud
Centre d'exposition
et d'animation en art actuel
à Longueuil

Paul Béliveau

«Les régénérations»

du 19 avril au 14 mai 1998

GALERIE ESTAMPE PLUS

49, rue Saint-Pierre, Québec Tél.: (418) 694-1303

MICHEL-THOMAS TREMBLAY

Œuvres récentes

jusqu'au 29 avril

Galerie Madeleine Lacerte
1, côte Dinan, Québec (Québec) Tél.: 1.418.692.1566

LES ARTS

ARTS VISUELS

Les mots de la peinture

Une fiction d'atelier dont la trame n'a rien de redondant

LA CHAMBRE À PEINTURE: LE DÉPÔT

Francine Savard, Galerie Circa
382, rue Sainte-Catherine Ouest
Local 444, Jusqu'au 25 avril

BERNARD LAMARCHE

L'exposition de peinture que présente actuellement la galerie Circa n'est pas à proprement parler «de peinture». Cette exposition de peinture garde en elle le spectre de dizaines d'expositions de peinture tenues avant elle, mais sans en garder les stigmates. Cette exposition de peintures qui n'en sont pas exactement possède le mérite de frayer dans des eaux qu'il vous semblera avoir déjà maintes fois goûtées mais qui, à moins de mal regarder, ne vous paraîtront pas sans saveur. L'exposition de Francine Savard, à travers une série de clins d'œil à la peinture comme pratique, comme histoire, comme métier également, propose une fiction d'atelier dont la trame n'a rien de redondant.

De l'installation

Depuis que l'installation s'est imposée comme forme artistique majeure, on a parfois tendance à oublier qu'elle s'est dressée, dans les années 70, devant la mort (une autre fois) imminente de la peinture, précisément en tant qu'elle n'était pas la peinture, mais son revers et sa continuité. De temps à autre, des expositions nous rappellent cet état de fait, non seulement en jouant de la limite entre installation, sculpture et peinture, mais en explorant, justement, les paramètres sur lesquels nous basons ces critères pour classer ainsi l'art en d'aussi restreintes (et plates) catégories. C'est ce qui se produit avec les œuvres que propose actuellement, à la galerie Circa, l'artiste (peintre?) Francine Savard.

Avant même de poser un regard sur les quatre pièces que l'artiste a judicieusement disposées dans l'espace de la galerie, vous aurez peut-être une légère impression de déjà vu. Une fausse impression. Un premier regard, trop rapide, détecterait un genre devenu maintenant classique: la greffe dans l'espace d'exposition de l'espace de l'atelier. Pourtant, persé-

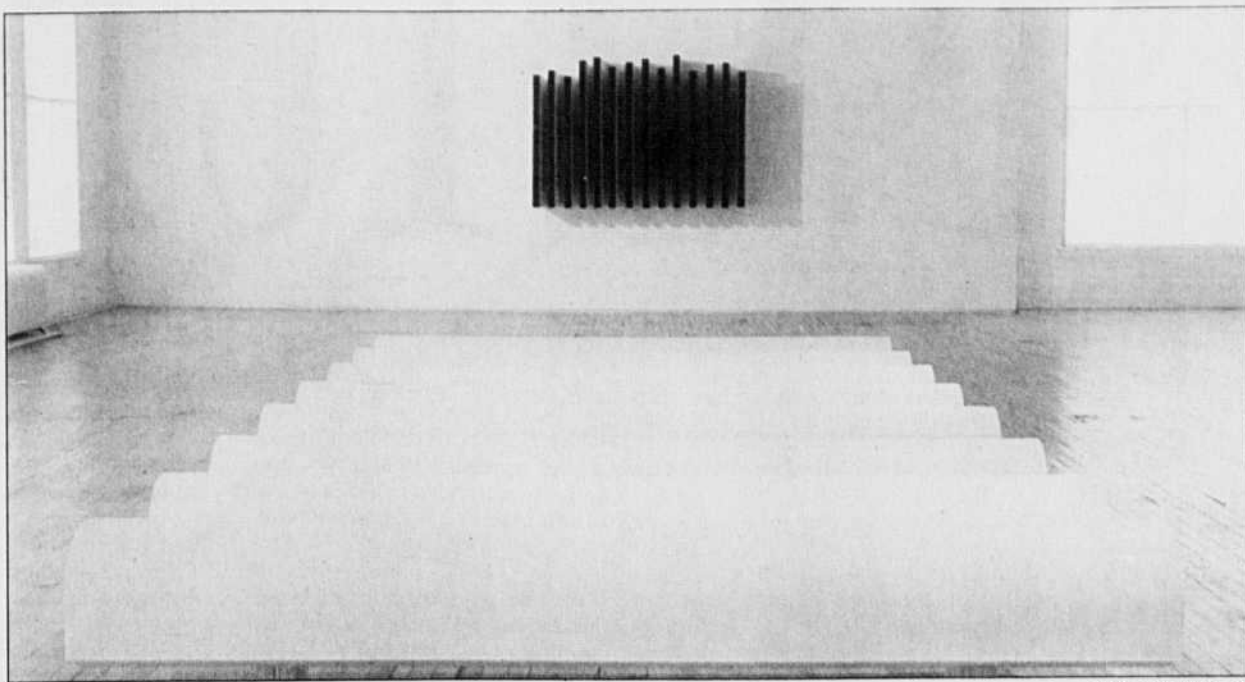
vérez! L'accrochage use de subterfuge, l'espace que les œuvres déploient semble en effet celui de l'atelier. Or c'est d'une fonction précise de l'atelier que se réclame cette mise en scène, à savoir la salle où sont déposées les toiles, où elles sont rangées, à la fois présentes et invisibles. C'est de ces deux réalités que parle spécifiquement l'exposition.

Le titre de l'ensemble cible bien cette direction: *La Chambre à peinture: le dépôt*. Cependant, les toiles roulées au sol (de véritables tableaux, de différents formats), cet autre rouleau en attente d'être déposé dans sa caisse, ces toiles vierges accrochées perpendiculairement au mur (comme autant de livres), cette autre structure tabulaire, en bois, qui rappelle l'œuvre d'un des maîtres de l'abstraction (mais oui, vous le connaissez), exigent une activité de repérage soutenue. Les mailles qui lient entre eux ces éléments sont finement tissées, ce qui évite l'ennui d'une exposition qui se livre au premier coup d'œil.

Vous le remarquerez si vous y allez, les œuvres que Savard expose n'ont rien de brut. Tout est passablement liché. En ce sens, l'artiste montre bien que ce qui importe ici, ce n'est pas le déplacement de l'atelier vers la galerie, mais bien la constitution d'un réseau dense de significations qui n'est pas exclusif au spectateur érudit en ce qu'il se livre ouvertement comme une sorte de rébus.

Le tableau

L'artiste propose un tableau (au sens théâtral du terme) préoccupé par la disposition de la peinture. Chaque fois qu'il est convoqué par une autre discipline que la peinture, selon une nouvelle matérialité, le tableau n'accuse pas réception de sa mort, mais bien, pour filer jusqu'au bout la métaphore, de ses autres vies. Ce qui frappe dans cette installation de Savard, c'est que le tableau n'a pas disparu, en même temps qu'il n'est pas totalement présent. L'artiste joue des codes de la peinture et du savoir que le spectateur a pu en digérer à travers sa déambulation dans les méandres de l'histoire et des réalités physique et livresque de la peinture (qui existaient bien avant l'invention de la discipline de l'histoire de l'art).



La Chambre à peinture: le dépôt, une œuvre de Francine Savard

Par exemple, les toiles vierges accrochées perpendiculairement au mur n'ont que la trame qui soit recouverte par la peinture. Ainsi disposées dans un dépôt de peinture, ses toiles laisseraient croire à la présence d'un tableau complété. Il s'agit d'un leurre. N'est-ce pas là une des vertus de la peinture? Autrement, on peut y voir un commentaire amusé sur la rhétorique du rebord telle que les peintres et les critiques l'ont forgée ces dernières vingt années.

L'artiste flirte avec le prestige de l'atelier et le pli aux contraintes du décor. Elle articule des référents dans l'histoire de la peinture en différents

repères qu'elle dissémine çà et là dans ses pièces, comme autant d'allusions à la peinture comme récit (celui de l'histoire, aussi celle des notes d'atelier). Ici, le blanc sur blanc est appliqué selon un traitement «painterly», en déguilinaires. Là, le casier qui accueille les toiles non accrochées épouse la silhouette d'un Mondrian (oups!). Là encore, comme un code secret qui se révèle par contre plus universel que prévu, des cotes de livres inscrites à la surface des toiles permettent la classification de la peinture et renvoient à la bibliothèque (de l'UQAM). Par simple renvoi (croyez-nous, l'exercice d'aller à la bibliothèque pour retrouver ces

ouvrages, comme le détective, est fascinant), ces références alphanumériques convoquent sur place des peintres qui correspondent à autant de livres sur les rayons, mais aussi retournent aux mots qui servent à parler de la peinture, à la dire.

Savard ne produit pas une peinture qui constate sa propre aporie, comme certains sûrement voudraient le voir. La peinture comme construction du langage est le matériau de travail de l'artiste. Il y a tout à se méfier — il conviendrait de le faire chaque fois, et aujourd'hui plus que jamais — d'un discours annonçant l'interruption de la peinture ou, plus insidieusement,

prétendant qu'elle s'est déjà interrompue. Sans tomber dans les clichés qui guettent ce genre de production, Savard redonne à sa manière du souffle à la peinture. A la peinture comme métier et comme discours, comme réalité physique et comme concept.

La petite salle: Guy Pellerin

La galerie Circa poursuit sa formule qui veut qu'un jeune artiste exposé dans la galerie principale en invite un autre, un vétéran, dans la petite salle. Savard a convié à l'exercice Guy Pellerin, dont on connaît le travail sur le monochrome. Un duo plus que pertinent. Ceux qui ont vu et apprécié les deux dernières expositions de Pellerin à la Galerie Yves Le Roux (qui le représente) ne manqueront pas de savourer celle-ci. L'artiste poursuit sa série de monochromes dont les couleurs renvoient (un peu de la même manière que Savard construit ses liens avec la peinture et son histoire) à des teintes retenues dans des lieux de passage, des appartements, etc. Ainsi, les toiles petit format de Pellerin capturent par leur couleur le récit d'une succession d'impressions.

Ici, l'œuvre très délicate de Pellerin s'intitule n° 236 — *Pierre Granche, Université de Montréal, pavillon Mont-Royal, bureau 113, 256, avenue du Mont-Royal Ouest, Montréal, le mercredi 24 avril 1996*. Le long titre accompagne l'œuvre comme une légende, celle d'un hommage à l'artiste disparu l'an dernier. Deux tondos accrochés au mur de la galerie empruntent la couleur d'une voiture miniature (Dinky Toys Sunbeam Alpine, Angleterre) qu'un jour Granche avait révélé à Pellerin vouloir intégrer à une œuvre. Ce qu'il n'a jamais pu faire. Jusqu'à maintenant...

GALERIE DE BELLEFEUILLE
Vernissage
SUSAN G. SCOTT
Chuchotements
Rencontre avec l'artiste les samedi et dimanche 18 et 19 avril de 13h à 17h
1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT, TÉL.: (514) 933-4406
lundi au samedi 10h00 - 18h00 dimanche 12h30 - 17h30

gala EXPOSITION
Vilallonga
Vernissage le 19 avril 1998 à 14 h en présence de l'artiste
L'exposition se poursuit jusqu'au 17 mai
CONCERT
«Hommage à Vilallonga»
Le Nouvel Ensemble à Cordes
Renseignements: Galerie Gala
1260 Notre-Dame, Trois-Rivières (Québec) G9A 4W9
Téléphone: (819) 372-5557 Fax: (819) 372-1131
www.gala.netc.net e-mail: galerie.gala@tr.cgocable.ca
Heures d'ouverture: mercredi au dimanche 13h30 à 17h30, jeudi et vendredi 19h à 21h

Frédéric Back
les dessins d'une vie
UNE EXPOSITION DE LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE ET DE RADIO-CANADA
DU 28 JANVIER AU 3 MAI 1998
Radio-Canada
Télévision
CIBC
Covitec
Eclair
asifa
canada
LE DEVOIR
Salle Norman-McLaren
335, boul. De Maisonneuve Est
Berri-UQAM
CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
(514) 842-9768

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
GARY HILL
JUSQU'AU 26 AVRIL 1998
185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 847-6226
Hydro Québec LE DEVOIR Pentacom

**MONTREAL
METROPOLE 1998**
DU 18 MARS AU 24 MAI 1998

En complément de l'exposition:
conférences, films, visites commentées,
randonnées pédestres urbaines
et activités éducatives.
Renseignements: 514 939.7026

CCA
Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal



Photographie: Studio S.J. Hayward. Archives de la Banque Royale

Les programmes publics sont offerts avec le soutien de la Fondation de la famille J.W. McConnell.

L'exposition est présentée avec l'appui de la Ville de Montréal.

MONTREAL
c'est toi ma ville!

Banque de Montréal

BANQUE ROYALE

Bell

TELEGLOBE

LIBERTÉ

Omni

LE DEVOIR

SOPHIE GIRONNAY

«**Q**uand verrons-nous naître une architecture qui soit l'expression de nos climats, nous qui pourrions être des leaders mondiaux dans ce domaine?», s'impatiente Brian MacKay-Lyons dans le *Canadian Architect* de décembre dernier, soulignant que les fermiers d'antan savaient faire preuve de plus de bon sens — placer une maison à l'abri des vents et ses fenêtres du côté sud — que les écolos à la mode bébelle d'aujourd'hui. «Nous devons cesser d'étiqueter les questions environnementales comme riches de contenu, et les questions de forme comme superficielles ou liées à la mode.»

Où en est l'industrie de la construction au Québec en matière d'écologie? A la préhistoire! A moins qu'il ne s'agisse de l'âge ingrat, moche et boutonéux? L'immense majorité des architectes, y compris les plus doués et les plus capables de séduire par un design exceptionnel, se fichent de l'environnement comme de leur première couche jetable. À l'image, d'ailleurs, de leurs clients et de la population en général. Quant aux rares architectes «verts», ils œuvrent en marge et en vase clos, malgré leur réseau d'infos et de publications (dont *La Maison du XX^e siècle*), malgré les subventions à la recherche données par la SCHL. Pour ces milieux «conscientisés», l'esthétique est valeur futile. Ces temps-ci, on y tient plutôt un discours d'hypocondriaque, obsédé de matériaux toxiques et de «maisons saines». Pas sexy, tout ça...

Dans ce contexte, elle est d'autant plus digne d'intérêt, la position originale des membres de l'Office de l'électisme urbain et fonctionnel, L'CEUF pour les intimes, agence logée dans une mini ex-épicerie de NDG et fondée en 1991 par les architectes Daniel Pearl et Mark Poddubiuk. En voilà qui ont fait le serment, quoi qu'il leur en coûte, de ne jamais sacrifier, dans la pratique au quotidien de leur métier, aucune des valeurs qui leur tiennent à cœur: ni le souci de l'environnement, ni celui de la recherche formelle, ni celui de l'urbanisme social.

Pour conjuguer toutes ces dimensions, il faut des conditions rarement réunies. Le seul projet terminé à ce jour, qui illustre à plein leur philosophie, est celui des Habitats Saint-Ambroise, pour lequel Daniel Pearl a dû se faire promoteur (et où il habite). Ce bloc de quatre logements d'aspect joyeux fait sourire en coin le négli de Saint-Henri, en face du marché Atwater. Matériaux en fibres recyclées, finis non toxiques, panneaux solaires combinés à un ventila-

teur-récupérateur thermique, poêles à grains, etc., sont entrés dans sa construction. «Basse technologie, haute intelligence, tel est mon slogan», dit Daniel Pearl. *Même écologique, un système trop compliqué à comprendre ou à entretenir sera nul parce qu'abandonné par son usager. Il faut tâcher de retrouver la qualité artisanale de la construction.*

Toute l'intelligence et la ruse possibles seront nécessaires pour mener à bien le projet complexe qui occupe L'CEUF en ce moment: les Eco-résidences étudiantes de la faculté d'agriculture et des sciences de l'environnement de McGill, sur le campus Macdonald de Sainte-Anne-de-Bellevue, dans l'ouest de l'île. Deux bâtiments plats, de deux étages, imbriquent leur plan en T sur un coin de campus planté de conifères. Construits vers 1965, ils sont en si mauvais état que leur propriétaire, l'université McGill, voulait les raser. Mais L'CEUF, consulté, sut convaincre que la structure en béton méritait plutôt d'être recyclée.

Le mandat de L'CEUF ne se limite pas à une simple rénovation. Car sur l'idée d'une étudiante, reprise par la doyenne, on veut profiter de l'occasion pour générer là un projet de «groupe de vie écologique», selon un concept né en 1970 dans les universités de Californie. Les 60 logements de une à deux chambres seront convertis en 16 appartements pour quatre à huit colocataires. Les étudiants de cette faculté, qui lance à l'automne une nouvelle maîtrise en environnement, seront ravis d'utiliser le jardin central comme aire d'expériences horticoles.

Dans son design, L'CEUF recycle le maximum de matériaux sur le chantier même. Quand on sait que dans nos décharges, le

tiers des déchets solides sont encore issus de la démolition, on comprend l'urgence du réemploi. Ici, les fenêtres d'origine sont utilisées dans la construction d'immenses serres, sur les façades ensoleillées, qui aident à chauffer et régénérer l'air des logements. Laverie communes fournies en eau de pluie et eau chauffée par panneaux solaires font aussi partie du projet.

McGill compte sur la location future, et seulement sur elle, pour rembourser le million et demi de ces travaux-là. C'est dire combien le budget est mince. L'CEUF ne s'empêche pas pour autant de prévoir une série d'options écolos qu'une campagne de financement, actuellement en cours, financera peut-être.

Si vous voulez voir, par exemple, au cœur du projet, s'élever la fantastique serre abritant une station d'épuration des eaux usées à base de plantes (et d'huile de coudes étudiants...), envoyez vos dons à Cynthia Drummond, au 398-8747!

Canadian Architect

En 1997, la revue *Canadian Architect* a voulu donner ses prix annuels d'excellence à des projets de bonne architecture qui répondaient à des préoccupations environnementales (résultats dans le numéro de décembre). Déception cruelle, conclut l'un des membres du jury, Brian MacKay-Lyons, architecte de Halifax de réputation internationale. Après avoir scruté les dossiers venus de tout le Canada, il constate: «La plupart des projets "environnementaux" étaient très pauvres au plan de la forme. Pire, ils ne devaient leur caractère soi-disant environnemental, bien souvent, qu'à des aspects tout accessoires, tels des toilettes à faible débit.» Construire écolo suppose une maîtrise de l'usage de la volumétrie, de l'inscription dans le site, voire de l'urbanisme, un désir de trouver des solutions simples et des matériaux en harmonie avec le projet... Un talent d'architecte, en somme!

Les architectes «Nouveau confort»

Croyez-le ou non, une forme carrée est plus écolo qu'une rectangulaire parce qu'elle minimise les pertes d'espace et de chaleur. C'est ce qu'explique François Brillant, architecte et prof à l'Université de Montréal, qui a gagné le premier prix du concours d'idées Nouveau Confort d'Hydro-Québec avec cette croquisquette petite maison, toute ramassée sous son joli toit et dont l'escalier se love dans un volume évocateur des cheminées d'antan. Pour elle, Brillant a inventé un système de paroi extérieure à double ossature de construction simple, en pièces usinées, qu'il songe maintenant à faire breveter. «Les architectes doivent réinvestir le marché du domiciliaire. C'est trop laid, tout ce qui se fait maintenant. Je me suis dit que ce concours serait un bon moyen de charmer... L'écologie, ça m'intéresse, tant que ça reste les deux pieds sur terre. Je viens de lire un document qui prétend que l'acier dans les murs bloque l'entrée des rayons cosmiques. Là, je décroche! C'est par de tels écolérismes qu'on perd toute crédibilité.»

Le programme Nouveau Confort lancé par Hydro-Québec en 1996 veut encourager les consommateurs à investir dans des maisons neuves individuelles dont la construction permet d'économiser 50 % sur le chauffage (grâce à des fenêtres au sud, une isolation accrue combinée au ventila-

teur, etc.). Le 5 avril dernier était dévoilé le résultat de son concours d'idées, ouvert aux architectes, stagiaires, techniciens, qui devaient imaginer des plans de maison Nouveau Confort en poussant plus loin la démarche que ne peuvent le faire les constructeurs. Un jury technique, mais aussi un jury de très éminents architectes, évaluait les dossiers.

«Quand j'ai vu qui était dans le jury, je me suis dit que les projets ne seraient pas jugés par des technocrates d'Hydro, alors j'ai plongé», dit l'architecte Paul Laurendeau, deuxième prix, qui s'est éveillé à l'écologie et à ses mystères ultra-techniques à l'occasion de ce concours. Sa maison en rangée «parce que j'aime la ville» joue sur la course du soleil, la masse thermique du béton et l'effet de cheminée du volume intérieur pour réguler sa température. Elle possède une enveloppe contemporaine spectaculaire en lattes de cèdre. «Le bois est le matériau qui gaspille le moins d'énergie dans le courant de son processus de transformation, alors...» Les 12 concepteurs primés au concours ont suivi le stage de formation d'Hydro et sont maintenant accrédités «Nouveau Confort» au même titre que les 120 constructeurs. «Mais qui construira nos modèles? Les constructeurs en voudront-ils?» On l'espère vivement!

FORMES



AVANT

Les Éco-résidences de McGill

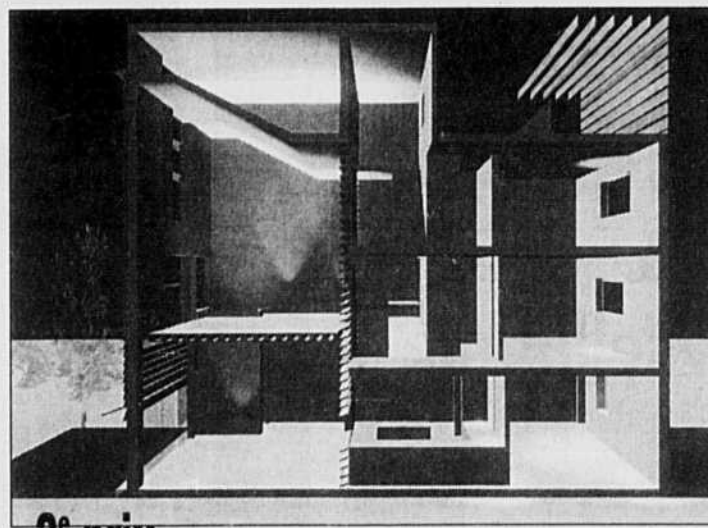


1^{er} prix «Nouveau confort»

■ Ce mardi, 21 avril, Daniel Pearl, de L'CEUF, exposera dans le détail son projet d'Éco-résidence étudiante dans le cadre de la série des Mardis verts. Ces conférences ont lieu de 17h45 à 19h45 au campus McGill du centre-ville, pavillon Macdonald-Harrington, salle 212 (entrée libre).
■ Où s'informer sur la construction écolo? Une bonne porte d'entrée pour trouver documentation et adresses est le Centre d'écologie urbaine, 3516, avenue du Parc. Tél.: 282-8378. Justement, l'organisme sans but lucratif organise aujourd'hui, samedi 18 avril, une journée portes ouvertes de 10h à 17h, avec conférences et activités.



APRÈS



2^e prix «Nouveau confort»

Verts d'espérance

Quand finira-t-il, cet âge ingrat, moche et boutonéux, que semble vivre l'architecture écologique? Les membres de L'CEUF sont parmi les seuls, au Québec, à fonder leur pratique sur l'alliage intégré de l'écologie et de l'esthétique. Cette attitude est tellement rare et pourtant tellement nécessaire que même Hydro-Québec a senti le besoin d'enrichir son programme Nouveau Confort par un concours de conception. Construire écolo exige de créer un langage architectural qui repense le design en profondeur. Il faut être vert par et non pour la forme.



Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
Courriel électronique: idm@idm.qc.ca
Site web: http://www.idm.qc.ca

Rappel - Programme de stages 1998 pour les diplômé-es universitaires en design

L'Institut de Design Montréal offre depuis 1995 un programme de stages pour les diplômé-es universitaires en design, en collaboration avec Développement des ressources humaines Canada.

L'Institut offre une contribution salariale de 35% à l'employeur.

L'Institut entend d'abord stimuler la création d'emplois permanents dans le secteur du design et offrir aux diplômé-es universitaires des trois dernières années (1) l'opportunité d'acquies une solide expérience de travail. Un autre objectif de ce programme consiste à développer une culture du design dans tous les genres d'entreprises en leur permettant d'entrevoir les avantages importants

en termes de valeur ajoutée et de compétitivité que procure le recours au design.

Le programme de l'Institut se révèle un succès depuis 1995: 116 stages ont déjà été créés. Plus de la moitié des employeurs tendent à retenir les services de leur stagiaire par la suite. En 1998, l'Institut espère créer plus de 80 stages.

Ce programme favorise la mise en place de stages de travail rémunérés d'une durée de six mois pour les diplômé-es universitaires des différentes disciplines du design: architecture, architecture du paysage, design de l'environnement, design de mode, design d'intérieur, design

graphique (incluant animation, infographie et multimédia), design industriel, urbanisme, etc. (2)

Les candidat-es stagiaires doivent faire parvenir leur curriculum vitae par la poste (format lettre et papier télécopiable) ou par courrier électronique (3) et indiquer: leurs coordonnées complètes, les diplômes pertinents, les logiciels (incluant les versions) et les plates-formes maîtrisées, la mobilité régionale (Montréal, région de Montréal, régions particulières, voiture, etc.), les langues connues et le niveau de maîtrise pour chacune, les expériences de travail pertinentes.

Les employeurs peuvent contacter le coordonnateur du programme, au (514) 866-2436, poste 24.

(1) Les designers plus expérimentés et les designers ayant complété leur formation avant 1996 peuvent faire appel à nos services de placement.

(2) Les professionnel-les du design peuvent aussi embaucher des diplômé-es universitaires d'autres disciplines (des programmeurs ou des spécialistes de la mise en marché par exemple) si certaines conditions sont respectées (création d'un nouveau poste, poste en recherche et développement, candidat-e ayant complété sa formation depuis 1996).

(3) SVP ne pas télécopier votre curriculum vitae. Les formats de fichiers acceptables pour les envois par courrier électronique sont les suivants: QuarkXPress 3.1 et 3.3, Word 5.1 et Word 6, WordPerfect 5.1, ainsi que tous les formats de traitement de texte Macintosh.